

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

GUILLAUME II CHEZ SES ALLIÉS

EN GALICIE... GUILLAUME II EN CONVERSATION AVEC UN OFFICIER AUTRICHIEN



EN SERBIE... LE KAISER (1) FERDINAND DE BULGARIE (2) ET LE MARÉCHAL MACKENSEN (3) À NISH

Nous avons relaté les différentes phases du récent voyage de Guillaume II sur les fronts oriental et balkanique. Le kaiser se rendit notamment à Nish, où il eut une entrevue avec le maréchal Mackensen, en présence du roi Ferdinand de Bulgarie. Il visita également les lignes autrichiennes, en Galicie, sur les bords de la Strypa.

La propagande allemande connaît plus d'un tour

Feuilletons des journaux au hasard. En voici un allemand, plein de goût, plein de tact — le contraire vous surprendrait — qui se publie au Chili: *Deutsche Zeitung für Chili*. Aimable titre.

Dans un article intitulé « La jeunesse allemande au Chili », cet organe composé en pays neutre reproche amèrement aux colons allemands, et notamment aux femmes de ceux-ci, leur manque de zèle, presque leur incurie. C'est inouï, en effet: les enfants de ces mauvaises Tudesques parlent entre eux, et pis, jusque dans leurs familles, l'espagnol, oui, l'espagnol, c'est-à-dire la langue du pays où ils vivent, où ils vont à l'école, où peut-être ils mourront! Ainsi, poursuit la *Deutsche Zeitung für Chili*, à la troisième génération ces malheureux enfants seront « entièrement perdus pour le germanisme ». Et cette publication — éditée au Chili même, l'on ne saurait trop y insister — ajoute: « Donc, si nous voulons parer au *Chiliénisme*, il nous faut... » etc... Ceci se trouve dans le numéro du 21 novembre 1915.

Encore au Chili. Le journal *La Union* (26 décembre) publie une information communiquée par une agence allemande. Vous m'arrêtez, vous vous écriez: « Une information de source allemande! c'est donc un mensonge?... » Mais non, pourquoi mentir positivement à propos d'un fait matériel? On risque ainsi de recevoir quelque grosse dénégation en pleine figure, cela produit toujours très mauvais effet. L'anecdote contée par l'agence boche doit être vraie, et il n'y a rien, en réalité, de plus insignifiant: « En Bulgarie, un convoi de prisonniers anglo-français a passé près d'un camp de prisonniers serbes, et ils se sont parlés ». Voilà. Pas bien palpitant, n'est-ce pas?

Assurément. Toutefois, le venin se trouve dans le commentaire bref et habile de l'agence allemande: « Les prisonniers serbes, dit-elle, sollicitèrent la permission de voir les Anglo-Français, alléguant ironiquement qu'ils désiraient causer de près, pour la première fois, avec leurs alliés... » Sent-on l'insinuation trompeuse, sournoise et détestable, l'insigne fausseté, l'insolente calomnie?... Mais les Chiliens de rire, cependant. Et le directeur de l'agence reçoit la croix de fer.

Allons en Espagne. Le *Correo Catalan* (23 janvier) publie un prétendu carnet de route qui aurait été saisi sur un officier français. Celui-ci, jure le *Correo Catalan*, tremble et bégaye d'admiration envers l'armée allemande. « Mon bataillon, déclare le soi-disant officier français, a perdu 1.300 hommes, dont 12 officiers; nous ne restons que 3. » Un bataillon de 1.300 hommes? Drôle de compte, pour un officier qui dit pourtant connaître son métier... Néanmoins, il y a certainement des lecteurs, en Espagne, qui prennent au sérieux cette lourde supercherie. La langue allemande est, apparemment, indispensable aux rédacteurs du *Correo Catalan*.

En Hollande, le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* (1^{er} février) raconte ingénument, d'après une rumeur venue de Cologne, que la France a armé « tous les navires marchands et tous les paquebots ». Et pourquoi pas aussi toutes les barques de pêche, et voire les petits bateaux qui vont sur l'eau du bassin des Tuileries?... Pourtant, ceci bien établi, comme on se justifie bien, aux yeux des neutres, de couler d'innocents caboteurs et des transports chargés de femmes et d'enfants! Songez donc, des bateaux armés jusqu'aux vergues, des monstres flottants, des foudres de guerre, crachant le feu et la mort!

Mieux encore, un journal de Londres — écrit la *Saturday Review* du 5 février — annonçait gravement, il y a quelques mois, qu'on mobilisait en Allemagne jusqu'aux hommes affligés de jambes de bois, et qu'on les envoyait aux tranchées!... Il est aisé de comprendre que les recrues n'affluent guère aux bureaux d'engagement, quand elles lisent de telles nouvelles, évidemment venues de Berlin: « Quoi? s'enrôler pour combattre un peuple réduit à mobiliser les jambes de bois? Mais pourquoi faire? C'est l'agonie. »

Poursuivons-nous?... Inutile. *Excelsior* révélait récemment le bilan de la propagande allemande: un milliard 815 millions... Un chiffre, n'est-il pas vrai? Mais on en voit les résultats: ce n'est pas de l'argent perdu.

Comme nous sommes très intelligents, ne doutons pas que nous ne battions bientôt les Boches sur ce terrain spécial. Croyons fermement que notre budget de propagande est imposant, que les meilleurs spécialistes, les plus industrieux, les plus zélés, nous organisent une belle, souriante et puissante publicité, et que, selon Pangloss, tout est au mieux dans le pays du mieux.

Ce que l'on dit

En attendant...

On prête à la haute administration militaire l'intention d'habiller désormais les chasseurs à pied, jusqu'ici distingués par leur uniforme bleu sombre, en bleu horizon, comme les autres poilus. J'ose dire que ce serait une fichue idée.

La discipline fait la force principale des armées, ainsi que le proclame la Théorie; mais c'est l'esprit de corps, le mystérieux et sublime esprit de corps qui affermit et pousse à son point suprême la vaillance des éléments qui composent l'armée.

En temps de paix, l'esprit de corps consiste à mépriser les autres corps, comme l'expliquait jadis avec naïveté un certain Barnavaux, de l'infanterie coloniale, que je connais particulièrement: cela peut avoir certains inconvénients mais contribue quand même à entretenir une salubre émulation. En temps de guerre, l'esprit de corps consiste à faire mieux que les autres corps. Et c'est là un état d'esprit qu'il importe d'entretenir.

L'uniforme y est pour beaucoup. Tous ces régiments d'élite, chasseurs à pied, marsouins et zouaves, ont été plusieurs fois décimés depuis le début de la guerre. On a comblé les vides de leurs unités avec des éléments recrutés un peu partout. Ces nouveaux venus ont valu leurs prédécesseurs, comme si par miracle ils avaient incarné leurs âmes héroïques: ils n'avaient fait qu'endosser leur uniforme, et cela avait suffi. Ils savaient qu'ils devaient être dignes d'un numéro de bataillon ou de régiment illustres, d'une certaine couleur de capote, d'une certaine manière de porter la culotte bouffante du zouave, ou l'ancre de laine jaune du marsouin.

Puisque de telles distinctions donnent de si nobles résultats, il faut les conserver. Des expériences ont été faites, d'ailleurs, et le bleu sombre des chasseurs s'est montré aussi peu visible que le bleu horizon de la ligne.

Et les chasseurs à pied y tiennent tant, à leur bleu sombre, qu'ils sont décidés à teindre les uniformes bleu horizon qu'on les force de revêtir. Ils se sont procuré le matériel nécessaire!

Il serait sage de respecter ce fanatisme ingénu: militairement, il ne peut avoir que des avantages.

Pierre Mille.

On devient économe, mais on nait avare...

Le héros de cette aventure fait partie du Tout-Paris. Il a quelque talent — certains, dont il est, affirment du génie. Mais lui seul le croit.

Il a du moins eu celui de devenir millionnaire. Son... économie est proverbiale. On composerait un volume en mettant bout à bout les injures que des pourboires parcimonieux lui ont values de la part des cochers et des chauffeurs. Dès qu'il entre au café, les garçons se précipitent pour lui offrir la meilleure table... d'un collègue. Il y écrit sa correspondance, emporte le reste de son sucre et y chipe le buvard dans les sous-mains.

Un soir de la semaine dernière, il se trouvait à la première d'un petit théâtre avec un de nos confrères. Entr'acte, foyer, cigares. Notre héros allume un *deux-sous*, en tire parcimonieusement quelques bouffées. La sonnette tinte... Alors, sortant de sa poche une paire de ciseaux, le millionnaire économe coupe soigneusement l'extrémité allumée et remet le mégot dans sa poche.

Le journaliste qui l'accompagnait, pince-sans-rire, fait le geste de jeter son cigare, s'arrête, feint d'hésiter, puis très simplement offre:

— Voulez-vous le mien?

Et l'autre balança quelques secondes avant de refuser.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler comment Napoléon avait organisé le ministère de la Guerre, car on sait combien il s'entendait à adapter les institutions à leur objet. Au-dessous du ministre de la Guerre proprement dit, il avait, dès 1802, créé ce que l'on appellerait aujourd'hui un sous-secrétaire d'Etat, auquel il avait donné le nom de ministre de l'Administration de l'armée, et qui était spécialement chargé de la conscription et des services de l'Intendance.

Les titulaires de ces deux ministères furent peu nombreux. Il n'y eut que deux ministres de la

Guerre pendant toute la durée de l'Empire. Le premier fut Alexandre Berthier, lequel, accompagnant l'empereur dans toutes ses campagnes, exerçait en même temps les fonctions de major général. « On me remit, rapporte à ce sujet Thiébaut, une permission de rentrer en France pour prendre les eaux, signée Berthier, major général, et un congé de quatre mois pour me rendre à Barèges, signé Berthier, ministre de la Guerre. »

Berthier conserva ses fonctions de major général jusqu'à la fin de l'Empire, mais il fut remplacé, en 1807, comme ministre de la Guerre par Clarke.

Quant au ministère de l'Administration de l'armée, il fut successivement occupé par Dejean, Lacuée et Daru, qui, rompant avec les mœurs du Directoire, firent régner dans leurs services la plus stricte probité et se montrèrent impitoyables pour les fournisseurs malhonnêtes.

Le journal la *Strassburger Post* du 7 février publie cette admonestation:

« On continue à consommer beaucoup trop de tabac. Les approvisionnements que nous avions constitués avant la guerre sont à présent épuisés. Le commerce est obligé d'acheter de grandes quantités de tabac dans les pays neutres, spécialement en Hollande. Ces importations ont une influence fâcheuse sur l'état de notre change. Ne pourrions-nous pas nous priver de tabac et en laisser l'usage à nos soldats pour qui il est, dans la dure vie de campagne, presque une nécessité? C'est un devoir patriotique, dans les circonstances actuelles, de sacrifier même nos plus chères habitudes. »

Tous les fumeurs sentiront l'étendue d'un tel sacrifice. Nous avons du tabac en France, et même du bon tabac, comme dit la chanson.

POUDRE

La poudre de riz vient d'augmenter de seize pour cent, ce qui indique un bon mouvement. Et il ne faudra plus sourire de cette jeune artiste qui, en septembre 1914, fit, en prévision du siège, une ample provision de boîtes de poudre.

Certes, la neutralité chinoise est bochophilie; mais le Japon est un pays ami. Et, si l'on peut en dire que l'une ne vende son riz à l'Allemagne, on doit espérer que l'autre nous vendra le sien.

En toute incertitude, nous pouvons avoir, sans contestations, le riz de notre Indochine. A moins que, par le fait d'une torpille sournoise et lâche, les futures boîtes roses, blanches et « Rachel » ne deviennent la pâture des hôtes de la mer. Et cela ferait aux baleines un ventre autrement moderniste que celui qui hospitalisa Jonas.

Mais les encyclopédistes qui ne respectent aucune illusion se sont avisés de nous dire que le riz n'entre pour rien dans la confection de la poudre du même nom. Tout le mérite en reviendrait à de bonnes céréales françaises. S'il en est ainsi, il ne faut accuser de son augmentation ni le Japon, ni le blocus, ni les baleines...

Et non plus la quantité, puisqu'on en use moins. Car enfin, si nos poilus sont des poilus, c'est qu'ils dédaignent leur rasoir et la poudre qui en éteint le feu. En fait de poudres et de feux, ils ne veulent affronter que ceux qui les transforment en héros. Quant aux infirmières, elles ne mettent même pas ce « nuage » sur leur visage penché vers nos blessés.

Ainsi, pendant que tant de chocolat, de saucissons, de cigarettes rejoignent gaiement le front dans le régiment des paquets, la poudre de riz reste à l'extrême arrière. Et si vraiment d'honnêtes céréales françaises se combinent dans sa douceur impalpable, il y a bien là de quoi les faire fermenter. Et ne trouvez-vous pas charmant de supposer que, renversant toutes les lois de l'offre et de la demande, la poudre de riz augmente et augmentera pour le seul honneur d'être frappée par M. Ribot d'un impôt de guerre? — H. DU TAILLIS.

Un train spécial chargé d'or est parti samedi dernier de la Corogne et est arrivé à Madrid le lendemain... sans accident. Il portait, en lingots et monnaies d'Angleterre, une somme de deux millions et demi, récemment arrivée de Londres, à destination de la Banque d'Espagne et de quelques autres établissements de crédit. La Corogne a vu passer ainsi, depuis le 1^{er} janvier, tout près de 30 millions; et ce n'est pas fini.

La Librairie Larousse commencera le 19 courant la publication, par fascicules, d'un magnifique ouvrage sur la guerre. Un prix de faveur, de durée limitée, sera réservé aux premiers souscripteurs. On souscrit dès aujourd'hui à la Librairie Larousse, 13-17, rue Montparnasse, et chez tous les libraires.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

Videau

L'attaque s'était déclanchée subitement, vio-
lente, aux premières lignes. Et nous avions, nous,
à l'arrière, juste le temps de nous porter à la
tête de pont, sous la rafale d'obus, en filant der-
rière le talus du canal.

Le rassemblement fut prompt. Les hommes,
dans ces cas-là, obéissent très vite, et, d'instinct,
se groupent au chef. Leurs yeux, seuls, vivent
dans les faces tendues, et les regards en faisceau
vont droit à vos regards. Quelques ordres brefs :
— Les saches !
— On les a.

— Heurtin — l'adjudant — six hommes : à
l'hyposulfite !

La section, figée, attendait. Les obus entraient
dans le bois, explosaient dans les feuilles mortes,
fauchant les arbres, cherchant nos batteries.

— Par un ! A trois pas !
— On se faufila.

Le sentier nous était familier : il servait cha-
que jour pour les corvées de soupe, et on le par-
courait depuis des mois, aux relèves, quand c'était
le tour d'aller aux tranchées ou d'en revenir, à
huit cents mètres de là.

Personne, d'abord, ne parla. Puis, des chuchote-
ments coururent. Des mots, malgré le tapage,
parvinrent jusqu'à mon ouïe, affinée comme sont
tous les sens dans les crises.

Videau parlait. Ancien disciplinaire. Tête de
ruse, avec les stigmates du vice, les épaules rou-
lantes, le front bas. Il sifflait sa peur :

— Zigouillés... boucherie... butter les vaches...
Cela me sautait dans le dos comme des giclures
de boue. Mais j'allais : la position d'abord. On y
fut. On se plaça.

— Le canon-revolver ?
— Prêt !
— Les pics pour rompre le pont ?
— Voilà.

L'action s'amplifiait. Toute la ligne, devant,
s'embrasait dans un tumulte mêlé d'éclatements,
de fusillade. Des marmites vrombissaient, chu-
taient dans des soubresauts de terre, des geysers
brusques de cailloux.

Et, dans ce fracas, Videau, blême, vomissait
tousjours, souillant l'attente anxieuse de son es-
couade muette.

— ...les buveurs de sang... vendus...
J'étais proche. Je me tournai, lui fis face. Tous
les yeux se braquèrent, en malaise. Mais je plantai
les miens sur lui. Il avala net sa dernière phrase.

Alors, le fixant toujours, lentement, lentement,
je portai la main à mon revolver, la posai sur
l'étui. Il vit sur ma figure le visage de la Mort, et
son sang s'arrêta.

Puis, je laissai retomber ma main, suivis un
sergent demandant des ordres... et respirai.

— Ce que vous étiez pâle, mon lieutenant, me
dis l'adjudant, le lendemain

Depuis, Videau s'est bien conduit.

Emmanuel Bourcier.

La dernière mode de Vienne (Autriche)

GENÈVE (De notre correspondant particulier).
Le Berliner Tageblatt reçoit d'Autriche une sin-
gulière nouvelle.

Le ministre de l'Intérieur vient de créer et de
mettre en vente, au profit des œuvres de secours
de guerre, un nouvel insigne.

Cet insigne — qui représente un drapeau sur
le fond or duquel se détache une main — porte
l'inscription suivante : *Dispense officielle de sa-
luer.*

En effet, quiconque l'arbore à sa boutonnière
a le droit de ne pas enlever son chapeau pour sa-
luer qui que ce soit : il salue simplement en por-
tant la main à son front. C'est le salut militaire
mis à la portée de toutes les bourses... civiles.

L'insigne ne coûte que deux couronnes.

Au reste, le ministre de l'Intérieur, tout en re-
commandant le salut à la main, plus hygiénique
pendant la mauvaise saison, ajoute qu'« il est
tout spécialement recommandable parce qu'il
épargne les chapeaux, chose précieuse à cause des
prix actuels. »

Heureux Viennois qui peuvent concilier, dans
l'amour des décorations, l'hygiène, l'économie et
la bienfaisance.

L'Italie se ferme aux produits allemands

ROME. — Le Journal officiel publie un décret
interdisant l'introduction dans le royaume et les
colonies, par importation ou transit, des marchan-
dises de production ou d'origine soit de l'Autri-
che-Hongrie, soit de l'Allemagne, quelle qu'en
soit la provenance.

Le kaiser fulmine et menace

Mais la Roumanie ne tremble pas.

L'empereur Guillaume n'a pas coutume de
s'abandonner à la chaleur communicative des ban-
quets; aussi doit-on retenir ses propos de table
non point comme des boutades de dessert, mais
comme des préparations diplomatiques. Les jour-
naux roumains nous rapportent aujourd'hui les
paroles significatives que, d'après les renseigne-
ments les plus sûrs, il aurait prononcées à Nich
en présence de nombreux convives du dîner qu'il
présidait avec le roi Ferdinand et M. Radoslavof.

« Si la Roumanie ne voit pas ce qu'a souffert
la Belgique, parce qu'elle est trop loin d'elle, je
crois qu'elle a vu ce qu'a souffert la Serbie, qui
est à ses frontières. Si cette leçon n'est pas suffi-
sante, nous avons, nous, les Bulgares et les Turcs,
une armée assez forte pour franchir le Danube.
J'ai entendu dire qu'il n'y a que soixante kilomè-
tres du Danube à Bucarest. »

Ainsi les Allemands agitent leur fouet devant
ceux qu'ils traitent en enfants pas sages. Mais les
Roumains ne sont pas des enfants; les soixante
kilomètres qui s'étendent entre le Danube et Bu-
carest ne seraient pas, pour les envahisseurs, le
trajet de deux modestes étapes; on y pourrait
bien rencontrer, observe le Journal des Balkans,
un nombre respectable de baïonnettes et de ca-
nons...

Soixante kilomètres, mais c'est ce qui a tou-
jours, jusqu'ici, séparé Guillaume II de la vic-
toire; puisque tout est colossal lorsqu'on parle du
kaiser, cette distance est précisément pour lui
celle de la coupe aux lèvres... Les Roumains n'ont
pas peur.

Louis Bacqué.



GENERAL ROUSSKY

complètement rétabli,
va prendre le comman-
dement d'une des ar-
mées russes sur le
front occidental.



M. GARRISON

Ministre de la Guerre
des Etats-Unis, qui
vient de donner sa dé-
mission à M. Wilson,
qui l'a acceptée.



LA DUCHESSE DE VENDÔME

Sœur du roi Albert de Belgique, présidera cet
après-midi, au théâtre Sarah-Bernhardt, une
matinée au profit des soldats polonais en France.

Nous commençons aujourd'hui
à la page 10

la publication de notre nouveau feuilleton
L'HISTOIRE DE JANINE

Ayuntamiento de Madrid

ALLEMAGNE & ETATS-UNIS

Oui... peut-être... Mais ce n'est pas sûr

On s'est trop pressé d'annoncer que l'affaire de
la *Lusitania* était réglée; en attendant l'arrivée
de Berlin de la note révisée qui sera soumise à
l'acceptation des Etats-Unis, la situation reste
stationnaire.

La presse gouvernementale garde le silence. La
presse républicaine blâme vivement le gouverne-
ment d'accepter une pareille solution. Elle rap-
pelle au président Wilson ses expressions quand
il disait qu'il tiendrait l'Allemagne pour rigou-
reusement responsable et que la défense d'un
principe indiscutable était en jeu. La presse ré-
publicaine lui reproche également d'avoir inau-
guré pour les Etats-Unis le principe que l'hon-
neur national ne vaut pas la peine qu'on le dé-
fende et que la paix à tout prix est supérieure à
tout.

L'opinion est nerveuse, excitée par l'indiscrétion
des Germano-Américains qui ont trop tôt chanté
victoire. D'après le *New-York Herald*, on craint,
dans les milieux diplomatiques, que l'élément pro-
allemand n'arrive à dominer le Congrès et à faire
du gouvernement l'instrument de la Wilhelm-
strasse; il exigerait alors des Alliés la cessation
du blocus, sous peine d'embargo sur toutes les
expéditions de munitions en Angleterre.

Une nouvelle affaire vient de surgir, qui com-
plique les relations des Etats-Unis avec les em-
pires centraux; le correspondant du *World* à
Washington dit que le sous-secrétaire d'Etat,
M. Lansing, a envoyé à l'Autriche une note exi-
geant des excuses pour l'attaque du vapeur amé-
ricain *Pétrolite* par un sous-marin. La note de-
mande la punition du commandant du sous-marin
et le paiement d'indemnités pour les avaries du
vapeur américain.

Des dissentiments, depuis longtemps annoncés,
ont éclaté au sein du ministère : M. Garrison, se-
crétaire d'Etat à la Guerre, a donné sa démission,
que le président Wilson a acceptée; on croit cette
dissidence provoquée par l'hostilité de l'ex-mi-
nistre et de la grande majorité du Congrès au
programme militaire préconisé par M. Wilson et
tendant à créer une armée semblable à celle du
Continent.

Cependant, M. Lansing aurait invité le comte
Bernstorff à un dîner donné spécialement en son
honneur, et le colonel House, à Londres, se dé-
clare « personnellement satisfait » de son voyage
en Europe, sans vouloir ajouter aucun commen-
taire d'ordre politique.

Ces nouvelles embrouillées, d'apparence parfois
contradictoire, entretiennent aux Etats-Unis un
malaise qu'aggrave encore la nouvelle d'attentats
préparés par les Germano-Américains contre le
Canada; nous n'ajoutons pas foi à la dépêche que
le Canada aurait invité les Etats-Unis à mobiliser
des troupes de surveillance sur la frontière; mais
il est bien possible qu'il ait appelé l'attention du
gouvernement de Washington sur les manœuvres,
vraiment trop peu contrôlées, des Germano-Amé-
ricains.

Tardivement, à San-Francisco, le grand-jury a
ordonné la mise en accusation des consuls alle-
mand et ture pour conspiration contre la produc-
tion et l'envoi des munitions, ainsi que pour in-
cendies. La prévention est basée sur 300 docu-
ments probants. On possède maintenant des preu-
ves suffisantes des crimes commis par les Alle-
mands aux Etats-Unis pour permettre d'y impli-
quer les fonctionnaires consulaires allemands ac-
crédités dans les diverses régions de l'Union.
Trente-neuf d'entre eux sont déjà accusés d'avoir
bénéficié de la protection que leur assure la neu-
tralité américaine pour comploter, pour organiser
des attentats par la dynamite et par l'incendie et
pour fomenter des grèves au Canada et aux Etats-
Unis.

Est-ce bien le moment, demandent beaucoup de
citoyens indépendants, d'offrir des dîners officiels
au comte Bernstorff ?

Désormais, les Américains voyageront à leurs risques et périls

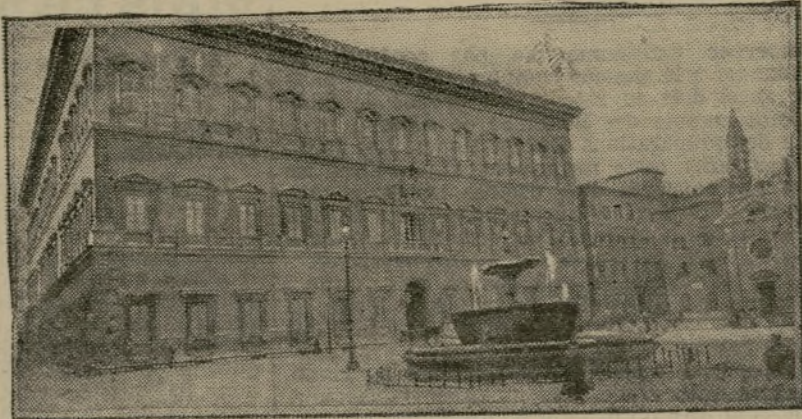
WASHINGTON. — On croit que la note allemande
au sujet des navires marchands provoquera un
avertissement du gouvernement américain qui
préviendra ses nationaux que, désormais, ils voya-
geront à leurs risques sur les navires marchands
armés et ne seront plus protégés par les Etats-
Unis. Cette mesure renverse ainsi complètement
la thèse soutenue depuis le commencement de la
guerre que les navires marchands peuvent être
armés pour leur défense et que les Américains
ont le droit de voyager par mer sans pouvoir être
mis en danger.

Les ministres français à Rome Guerre maritime

ou sous-marine?

Les toasts portés au dîner du ministère des Affaires étrangères par MM. Sonnino et Briand, sont commentés par toute la presse; l'impression en a été profonde. M. Sonnino, qui a l'éloquence de la précision, a parlé de la fraternité renouvelée des deux armées et de l'union inébranlable des deux nations « pour la cause de la justice et de la liberté »; M. Briand, en termes non moins heureux, a rendu un vibrant hommage au pays vaillant, qui a, délibérément, voulu prendre sa place, pour cette lutte de civilisation, aux côtés des Alliés, et affirmé l'indomptable résolution de vaincre.

D'importantes conférences, d'ordre diplomatique et militaire, commencées dès jeudi, ont continué pendant la matinée et l'après-midi d'hier. M. Briand s'est longuement entretenu avec MM. Salandra et Sonnino, M. Albert Thomas a conféré



Le palais Farnèse, siège de l'ambassade de France, où a eu lieu le banquet offert par M. Briand aux autorités italiennes. L'achat de ce palais par le gouvernement français donna lieu en 1911 — on s'en souvient — à quelques difficultés vite aplanies d'ailleurs.

avec MM. Zupelli, ministre de la Guerre, et Dall'Olio, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions. M. Bourgeois s'est entretenu avec divers hommes politiques.

Les ministres français ont déjeuné au Grand-Hôtel, et se sont rendus à 4 heures, à la réception du Capitole.

Les Autrichiens en Albanie

MILAN. — Le correspondant à Brindisi du *Corriere della Sera* mande à ce journal :

« J'ai demandé à des Monténégrins qui étaient de passage ici des nouvelles de la marche des Austro-Bulgares en Albanie. J'ai su ainsi que, suivant le récit des prisonniers autrichiens, faits ces jours-ci par les Serbes près d'Ismi, les troupes qui opèrent en Albanie sont composées en majeure partie de Hongrois. Jusqu'à Alessio, les troupes ont été bien nourries : à partir de là ont commencé leurs souffrances en raison du mauvais état des routes et les vivres ont diminué. L'armée autrichienne opérant en Albanie comprend, suivant ces informateurs auxquels je laisse la responsabilité de la nouvelle, 10.000 hommes. Pour le transport quotidien des vivres et des munitions, l'Autriche aurait besoin d'environ 4.000 chevaux qu'elle ne peut trouver sur place. Aussi la marche sera-t-elle lente et difficile. De Vallona, il ne faut pas en parler : cette place est imprenable soit à cause de l'état des routes qui y conduisent de l'intérieur de l'Albanie, soit à cause du courageux contingent italien qui la défend. »

L'Autriche dément la destruction des usines Skoda

GENÈVE. — Les journaux autrichiens publient la note suivante : « La presse de l'Entente a publié une information disant qu'une grande partie des établissements Skoda et en particulier les ateliers où se construisent les gros mortiers avaient été détruits par une explosion. Il est déclaré officiellement qu'aucun incendie ne s'est produit aux usines Skoda, où le travail continue comme auparavant dans le calme et sans interruption. L'information en question ne repose sur aucun fondement; elle est inventée de toute pièce. »

La Turquie trouve inopportun d'exposer l'état de ses finances...

GENÈVE. — Dans la discussion du budget par la Chambre ottomane, le ministre des finances, Talaat bey, a fait un long exposé déclarant que la Turquie ne pourra pas être écrasée financièrement; il estime que la discussion publique du budget ne serait pas opportune à cause de l'état de guerre.

La Chambre a voté ensuite le projet de loi du budget et un autre projet abolissant les droits d'entrée sur les matières importées d'Allemagne en Turquie.

Les Belges coopèrent à la conquête des colonies allemandes

LONDRES. — Une note communiquée par l'agence Reuter aux journaux fait ressortir l'importance de la coopération belge, au Cameroun et dans l'Est-Africain allemand. Un détachement de 500 Belges fut, à de nombreuses entreprises, engagé avec les troupes françaises et britanniques au Cameroun. Dans l'Est-Africain, les Belges, après avoir défendu une frontière de plus de 500 milles, ont envahi la colonie allemande.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'état-major du généralissime :

Sur le front de Riga, duel d'artillerie et de mousqueterie peu nourri. Le feu de notre artillerie a enrayé en divers endroits les travaux allemands.

Au sud-ouest de la Schloskochenhusen, sur la Dvina, en amont de Friedrichstadt, on a aussi signalé les bons résultats de notre artillerie.

Dans la région de Jacobstadt, l'artillerie allemande a bombardé violemment nos positions près de Duckern, et entre Lievenhof et la rivière de Soussey.

Dans le secteur de Dvinsk, la fusillade a été animée.

Dans la région de Tennenfeld, les Allemands ont lancé dans nos tranchées des projectiles ronds dégageant des fumées asphyxiantes.

A l'est de Thémérino, entre Rovno et Loutsk, des détachements de nos troupes se sont emparés d'une hauteur et ont repoussé une contre-attaque immédiate de l'ennemi.

Au sud-est de Tsebroff, nos troupes ont enlevé la baïonnette une hauteur et l'ont consolidée; elles ont fait 70 prisonniers du régiment impérial et ont repoussé une contre-attaque autrichienne.

Notre artillerie a délogé l'adversaire d'un entonnoir au sud-ouest de Zamouschine, à l'est de Zaleszinski.

Sur une hauteur à l'est de Rarantcho, l'ennemi a fait sauter un fourneau; les tentatives des Autrichiens pour en occuper l'entonnoir ont été arrêtées par des grenades à main et par notre fusillade.

MER NOIRE

Nos torpilleurs ont canonné les positions ennemies dans la région du littoral.

Une autre escadrille a détruit, sur les côtes orientales de l'Anatolie, sept voiliers et fait des prisonniers.

PERSE

Au sud d'Hamadan, nous avons battu des forces importantes ennemies qui tenaient les positions dans la région de la ville de Nehovend.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 11 Février (558^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler au cours de la nuit.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie de campagne a sérieusement endommagé un fortin ennemi près du canal de Passchendaele et provoqué l'explosion de dépôts de munitions.

En Artois, canonnade intermittente dans la région de la route de Lille.

Au sud de la Somme, au cours d'actions de détail effectuées le 8 et le 9 février, nous avons repris aux Allemands une notable partie des éléments de tranchées restés entre leurs mains dans la région au sud de Frise. Hier, en fin de journée, l'ennemi a tenté, par une violente contre-attaque, de nous chasser

Le gouvernement allemand annonce qu'il a pris la décision de traiter à l'avenir comme belligérants les navires de commerce qui seraient armés de canons pour leur défense. Cette décision n'est que la consécration officielle ou plutôt l'aveu publié d'un état de fait, puisque dès le jour de leur apparition, le 19 février 1915, les sous-marins ennemis n'ont jamais manqué une occasion de torpiller ou de canonner sans avertissement un navire de commerce.

Mais en déclarant à l'avance qu'elle ne répond pas de la perte des vies humaines ou des biens risqués sur de tels bâtiments, l'Allemagne espère éviter les réclamations des Etats neutres. En outre, ses journaux pourront dorénavant, dans la rubrique quotidienne qu'ils consacrent au « travail » des sous-marins, porter comme navire de guerre le plus inoffensif cargo, par le procédé qui baptise « forteresses » toutes nos cités, ou traite de « francs-tireurs » des femmes et des enfants sans défense.

Dans les premières semaines de la guerre, les sous-marins allemands ont réussi à couler trois croiseurs anglais. Par la suite, des précautions ont été prises et se sont montrées efficaces. Nos escadres n'ont plus subi de pertes graves de ce fait, que lors de l'attaque des Dardanelles, le 19 mars 1915, et deux mois après, quand une torpille atteignit le *Léon-Gambetta*. Les navires de commerce, affrétés ou non, sont les seules victimes des sous-marins de l'ennemi. La proportion en est d'ailleurs très faible par rapport au nombre total de ceux qui, chaque jour, entrent dans nos ports.

Par contre, les pertes de l'ennemi en sous-marins atteindraient le quart de l'effectif total, d'après une déclaration du vice-amiral von Hœltzendorf, qui reste certainement au-dessous de la vérité.

La guerre sous-marine a déjà donné le maximum de son effet. L'état-major allemand, qui le sait bien, va-t-il se résoudre à l'épreuve d'un combat naval? Les journaux allemands font grand bruit autour de la visite du chef de la marine autrichienne à Berlin et à Kiel. Mais l'écrasante supériorité des flottes de l'Entente rend bien improbable une sortie des cuirassés allemands. Depuis la perte du *Blücher*, le 24 janvier 1915, nos ennemis, qui sont prudents, ont même renoncé aux petites expéditions contre la côte anglaise. Ils se borneront sans doute à armer en corsaires quelques bateaux marchands, comme celui qui captura l'*Appam*, et à les faire naviguer sous un faux pavillon. Si la nouvelle d'un combat naval dans les parages des Bermudes, où un croiseur anglais serait engagé, est véritable, l'adversaire ne peut être qu'un de ces écumeurs de mer, qui ne pourront jamais être nombreux, et sont condamnés à disparaître.

Nous ne saurions donc croire que la guerre sur mer ou sous la mer soit sur le point d'entrer, comme le disent nos pédantesques ennemis, « dans une troisième phase ».

Jean Villars.

COMMUNIQUÉ BELGE

La nuit dernière, un détachement ennemi important et formé d'hommes choisis a tenté une attaque par surprise sur un de nos postes avancés. Repoussé par notre feu, l'adversaire a laissé devant nos lignes de nombreux morts et blessés. De notre côté nous n'avons subi aucune perte.

Dans la partie méridionale de notre front ont eu lieu, la nuit dernière et aujourd'hui, de violentes actions d'artillerie.

des éléments reconquis, mais nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie ont arrêté net l'adversaire qui a subi des pertes importantes. Aujourd'hui, activité moyenne d'artillerie dans tout ce secteur.

Au nord de l'Aisne, tirs efficaces de nos batteries sur des ouvrages allemands au nord de Soupir et sur des convois de ravitaillement au nord-est de Berry-au-Bac.

En Champagne, au cours d'une attaque à la grenade dans la région au nord-est de la butte du Mesnil, nous avons fait une quarantaine de prisonniers.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a bouleversé un blockhaus et des observatoires ennemis dans le secteur du bois Bouhot.

Dix obus de gros calibre ont été lancés aujourd'hui dans la direction de Belfort.

DERNIÈRE HEURE

LA MISSION FRANÇAISE A ROME

La réception au Capitole

ROME. — Cet après-midi a eu lieu la réception donnée par le maire, prince Colonna, en l'honneur de M. Briand et de la mission française. Dans l'assistance, on remarquait les ministres, les sous-secrétaires d'Etat, les présidents des Chambres, de nombreux sénateurs et députés, les ambassadeurs d'Angleterre, de Russie, du Japon, des Etats-Unis, Mgr Duchesne, les autorités civiles et militaires, Peppino Garibaldi, de nombreux officiers français et anglais.

La réception a eu lieu au palais des Conservateurs, au Capitole.

A l'entrée du palais était élevé un baldaquin de velours cramoisi. Les vestibule et l'escalier d'honneur étaient décorés de palmiers et d'azalées.

Les huissiers de la municipalité, dans leur costume historique et les gardes municipaux faisaient le service d'honneur.

Lorsque M. Briand, la mission française et M. Barrère sont arrivés, la musique municipale a joué la *Marseillaise*.

M. Briand et la mission française ont été reçus dans la salle des Faïences par le maire, M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, et la municipalité.

M. Briand et la mission ont passé dans la salle des Triomphes où se trouvaient réunis les présidents des Chambres, les ministres et les sous-secrétaires d'Etat.

Le sous-secrétaire des Affaires étrangères, M. Borsarielli, a fait les présentations.

M. Briand et la mission se sont rendus ensuite dans la salle des Capitaines où se trouvaient le corps diplomatique, les ministres, les hautes charges de l'Etat, les généraux, les amiraux et les membres du Conseil municipal.

M. Briand et sa suite sont passés dans la salle des Orizi et des Curiazzi où se trouvaient les sénateurs, les députés, les généraux, les amiraux, les hauts magistrats judiciaires et administratifs, le préfet et les conseillers généraux.

Les discours

Le maire a prononcé son discours de bienvenue dans la salle des Capitaines.

En voici le texte :

« Monsieur le président, Messieurs,

« J'ai l'honneur de vous présenter mes collègues du conseil municipal de Rome, et de vous souhaiter, ainsi qu'aux membres du gouvernement, en leur nom et au nom de mes concitoyens, la bienvenue parmi nous, ici, sur cette colline historique, qui pendant tant de siècles vit passer les plus effrayantes tempêtes et célébrer les plus éclatants triomphes.

Votre présence nous est particulièrement agréable à cette heure si grave de notre histoire. Elle nous apporte les sentiments de nos frères de France luttant comme nous pour la cause du droit et de la justice. Veuillez, Monsieur le Président, exprimer à vos concitoyens les vœux sincères de notre foi dans l'avenir des races latines et la confiance absolue où nous sommes, que de notre union pendant la lutte naîtra la plus parfaite harmonie après l'inévitable victoire. »

M. Briand, répondant au syndic, a prononcé le discours suivant :

« Monsieur le Syndic, les paroles de bienvenue que vous nous adressez au nom du Conseil municipal et des habitants de Rome, touchent profondément mes collègues et moi. Il nous est particulièrement agréable de les entendre prononcer par le descendant de l'illustre famille, dont le nom est si intimement lié à l'histoire de cette glorieuse ville. Les paroles que nous échangeons en ce lieu consacré par la plus antique tradition aux revendications de la liberté, auront un écho qui se répercutera dans toutes les fractions de la famille latine dans les heures solennelles que nous traversons; elles iront droit au cœur du peuple de Paris si fier, comme le peuple de Rome, de ses franchises municipales, et si profondément imbu comme lui de ses devoirs envers la patrie.

« Soyez persuadé que dans cette lutte, où nos héroïques soldats versent leur sang pour la même cause, notre foi dans la victoire est égale à la vôtre; elle nous apparaît déjà comme le couronnement assuré de nos efforts solidaires et la consécration définitive de l'harmonieuse union de nos deux patries. »

Après ce discours, un petit orchestre qui se trouvait dans la salle des Triomphes a joué la *Marseillaise* et l'hymne royal.

M. Briand et sa suite, accompagnés du maire, des ministres, des sénateurs et de M. Lanciani, le

célèbre archéologue, a visité les salles du Palais des Conservateurs.

Après avoir terminé la visite, qui a vivement intéressé les ministres français, ceux-ci se sont rendus à la salle des Gobelins où un thé leur a été servi.

La salle était ornée de fleurs et de rubans aux couleurs françaises et italiennes; au centre, il y avait une table où ont pris place MM. Briand, Barrère, prince Colonna, Bourgeois, Sonnino, Corsi, Martini, Zupelli et Pellet.

Pendant la réception, une musique a joué un programme choisi.

A 5 heures, M. Briand et les membres de la mission française ont quitté le Capitole pendant que la musique jouait la *Marseillaise*.

Sur la place Aracoeli, une foule nombreuse a assisté au passage des automobiles de M. Briand et des personnages français et a improvisé une manifestation chaleureuse aux cris de : « Vive Briand ! Vive la France ! Vive l'Italie ! »

Le dîner de l'ambassade de France

Au dîner de l'ambassade de France, M. Briand a prononcé le toast suivant :

Monsieur le président,

Je suis particulièrement heureux d'accueillir le chef et les membres du gouvernement royal dans cette Maison de France où se sont si souvent affirmées la communauté d'intérêts et la fraternité de nos deux peuples.

Je me félicite, ainsi que mes collègues, de l'occasion que nous donnent les graves circonstances actuelles d'échanger avec vous nos vœux et de concerter nos décisions, afin de donner, dans tous les domaines, à nos communs efforts, leur pleine et entière efficacité.

C'est par cette liaison, rendue chaque jour plus étroite, que dans la diversité de nos entreprises militaires et dans toutes les phases de notre lutte économique contre nos ennemis, se réalisera l'unité d'action qui est le sûr garant de la victoire.

Je lève mon verre en l'honneur de Leurs Majestés le roi et la reine d'Italie, de Sa Majesté la reine-mère, des membres de la famille royale. Je prie Votre Excellence de trouver ici, pour elle et pour les membres du gouvernement royal, l'expression des vœux que nous formons pour la grandeur de l'Italie et la gloire de sa vaillante armée.

M. Salandra a répondu à M. Briand par le toast suivant :

Monsieur le président,

C'est avec la plus vive satisfaction qu'il m'est donné de répéter avec vous l'assurance que les échanges de vœux qui, depuis hier, ont été entrepris ici avec Votre Excellence et les éminentes personnalités qui l'accompagnent, ne manqueront pas de nous rapprocher toujours davantage du but essentiel et d'atteindre l'unité indispensable dans l'action des gouvernements alliés.

Notre tâche est spécialement facilitée par le fait que l'esprit le plus amical préside heureusement aux relations entre nos deux pays qui, dans les graves circonstances présentes, ayant raffermi les liens de leur race glorieuse, sont prêts à tous les sacrifices et ont réuni tous leurs efforts dans la voie qui les conduira à la victoire.

Je lève mon verre en l'honneur du président de la République française, et avec l'expression de nos sentiments bien sincères pour Votre Excellence et les membres de la mission qui l'accompagne, je vous adresse tous mes vœux pour la grandeur de la France et la gloire de sa vaillante armée.

Une manifestation populaire

Le soir, sur l'initiative du comité interventiste, de très nombreuses associations et une foule énorme se sont rassemblées place Colonna, à 7 h. 45, afin de se rendre en cortège à l'ambassade de France et de manifester en l'honneur de M. Briand et de la mission française, invités ce soir au dîner de l'ambassade.

Un important cortège, précédé par des drapeaux et des torches, s'est avancé sur le Corso au chant de la *Marseillaise* et d'hymnes patriotiques. De temps en temps, on allumait des torches aux trois couleurs au milieu de cris enthousiastes de : « Vive la France ! Vive la guerre ! Vive la Quadruple-Entente ! Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

Tout le long du parcours du cortège, sur le Corso Umberto, la place de Venise, le Corso Vittorio-Emmanuel, les fenêtres et les trottoirs étaient bondés. On acclame chaudement le cortège qui parvient place Farnèse à 8 heures 15.

La place est comble; la foule applaudit la France et la guerre. Un cordon de gendarmes tient un passage ouvert pour les invités se rendant au dîner de l'ambassade. Une immense foule chante la *Marseillaise* et agite des drapeaux; de nombreuses torches éclairent la scène qui est imposante. Le drapeau français flotte au balcon du premier étage, au milieu de deux drapeaux italiens. Les fenêtres de l'ambassade sont garnies de personnes qui unissent leurs applaudissements à ceux de la foule.

L'attaque contre Salonique paraît abandonnée

ROME. — On mande de Salonique au *Messaggero* que l'attaque contre Salonique paraît définitivement abandonnée. Outre que le camp retranché des Alliés est en mesure de repousser n'importe quelle attaque, il semble que l'ennemi ne dispose pas de moyens suffisants pour entreprendre l'offensive.

Le total des forces bulgares et allemandes de Macédoine ne dépasse pas deux cent mille hommes, dont 140.000 Bulgares. Toutes les informations affirment que l'ennemi pousse activement ses travaux de défense.

Durant les derniers jours, la construction du chemin de fer Vélès-Demir-Kapou-Oudovo a été terminée. On a pu ainsi transporter cinq canons de 380, dont deux ont été installés à Oudovo, deux à Valandovo et un à Gornat.

On signale un vif mécontentement parmi les troupes bulgares en raison des épidémies et des souffrances de toutes sortes qu'endurent les soldats. Dans certains régiments, la plus grande partie des officiers sont Allemands. La garnison de Guevgueli a été renforcée de douze cents husards prussiens. Stroumitza est occupée par huit mille Allemands qui viennent de Nich. Le commandement de la quatrième division bulgare a été confié à un général allemand et la plupart des officiers supérieurs de la division sont également Allemands. Les désertions de soldats bulgares continuent. Le général Tontcheff, passant en revue la garnison de Xanthi, a prononcé un discours déclarant que ces fréquentes désertions constituent un véritable déshonneur pour l'armée bulgare et sont une trahison envers la patrie.

Dans les cercles politiques de Sofia, on se montre assez inquiet de l'attitude de la Roumanie.

Sous des rafales d'artillerie les Russes maintiennent leurs positions

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur entre la chaussée de Mitau et le fleuve Dvina, duel d'artillerie animé. Notre artillerie a dispersé en maints endroits des équipes d'ouvriers ennemis. A cinq verstes au sud-est d'Ikskul nous avons vu deux explosions dans une batterie ennemie.

Dans la région d'Illoukst, nous avons fait sauter un fourneau sous un blockhaus allemand et avons occupé l'entonnoir. Une fraction d'un de nos régiments ayant opéré une reconnaissance réussie dans la région au sud de Lubtcha, a démoli un pont que l'ennemi avait commencé à construire sur le Niemen.

Près de Tchemerine, par une action combinée de notre infanterie et de notre artillerie, nous avons repoussé de nouveau deux contre-attaques successives que l'ennemi a lancées, après les avoir préparées par des rafales d'artillerie lourde et légère. Plus au sud, nos éclaireurs ont opéré quelques explorations heureuses.

Dans la région de Tsebroff, l'ennemi a tenté également de reconquérir une hauteur que nous lui avions enlevée et a lancé à cet effet une contre-attaque avec des forces numériquement supérieures : il a appuyé son offensive par des rafales d'artillerie, mais nous avons maintenu notre possession de la hauteur.

MER NOIRE

Le 10 février, nos torpilleurs ont continué le bombardement des positions ennemies de la région du littoral.

FRONT DU CAUCASE

Notre progression continue et nous entravons par notre feu toutes les tentatives d'offensive de l'ennemi.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême, 11 février :

De petites rencontres qui nous ont été favorables ont eu lieu dans le haut Chiarzo et dans le secteur de Santa-Maria.

Dans la zone de Gorizia, notre artillerie a exécuté des tirs efficaces contre les campements ennemis et contre des trains en marche vers la gare de San-Pietro et qui ont été obligés de rebrousser chemin.

Dans la partie montagneuse du théâtre des opérations, la neige est tombée en grande quantité.

De petits Annamites sont venus travailler pour la patrie



LA DISTRIBUTION DU COURRIER



L'HEURE DE LA SOUPE



L'HEURE DE LA PROMENADE



UNE SÉANCE DE JIU-JITSU

Pour la première fois la fête annamite du Têt — le jour de l'an de nos sujets d'Extrême-Orient — a été célébrée dans plusieurs villes de France. On sait, en effet, que de nombreux ouvriers du Tonkin, de Cochinchine et d'Annam sont venus pour travailler dans les fabriques de munitions. Beaucoup de ces vaillants auxiliaires de la défense nationale sont actuellement à Marseille, logés dans les casernes, où les braves territoriaux leur font le meilleur accueil.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

Videau

L'attaque s'était déclanchée subitement, vio-
lente, aux premières lignes. Et nous avions, nous,
à l'arrière, juste le temps de nous porter à la
tête de pont, sous la rafale d'obus, en filant der-
rière le talus du canal.

Le rassemblement fut prompt. Les hommes,
dans ces cas-là, obéissent très vite, et, d'instinct,
se groupent au chef. Leurs yeux, seuls, vivent
dans les faces tendues, et les regards en faisceau
vont droit à vos regards. Quelques ordres brefs :
— Les sachez ?
— On les a.

— Heurtin — l'adjudant — six hommes : à
l'hyposulfite !

La section, figée, attendait. Les obus entraient
dans le bois, explosaient dans les feuilles mortes,
fauchant les arbres, cherchant nos batteries.

— Par un ! A trois pas !
— On se faufila.

Le sentier nous était familier : il servait cha-
que jour pour les corvées de soupe, et on le par-
courait depuis des mois, aux relèves, quand c'était
le tour d'aller aux tranchées ou d'en revenir, à
huit cents mètres de là.

Personne, d'abord, ne parla. Puis, des chuchote-
ments coururent. Des mots, malgré le tapage,
parvinrent jusqu'à mon ouïe, affinée comme sont
tous les sens dans les crises.

Videau parlait. Ancien disciplinaire. Tête de
ruse, avec les stigmates du vice, les épaules rou-
lantes, le front bas. Il sifflait sa peur :

— Zigouillés... boucherie... butter les vaches...
Cela me sautait dans le dos comme des giclures
de boue. Mais j'allais : la position d'abord. On y
fut. On se plaça.

— Le canon-revolver ?
— Prêt !

— Les pics pour rompre le pont ?
— Voilà.

L'action s'amplifiait. Toute la ligne, devant,
s'embrasait dans un tumulte mêlé d'éclatements,
de fusillade. Des marmites vrombissaient, chu-
taient dans des soubresauts de terre, des geysers
brusques de cailloux.

Et, dans ce fracas, Videau, blême, vomissait
tousjours, souillant l'attente anxieuse de son es-
couade muette.

— ...les buveurs de sang... vendus...
J'étais proche. Je me tournai, lui fis face. Tous
les yeux se braquèrent, en malaise. Mais je plantai
les miens sur lui. Il avala net sa dernière phrase.

Alors, le fixant toujours, lentement, lentement,
je portai la main à mon revolver, la posai sur
l'étui. Il vit sur ma figure le visage de la Mort, et
son sang s'arrêta.

Puis, je laissai retomber ma main, suivis un
sergent demandant des ordres... et respirai.

— Ce que vous étiez pâle, mon lieutenant, me
dis l'adjudant, le lendemain

Depuis, Videau s'est bien conduit.

Emmanuel Bourcier.

La dernière mode de Vienne (Autriche)

GENÈVE (De notre correspondant particulier).
Le Berliner Tageblatt reçoit d'Autriche une sin-
gulière nouvelle.

Le ministre de l'Intérieur vient de créer et de
mettre en vente, au profit des œuvres de secours
de guerre, un nouvel insigne.

Cet insigne — qui représente un drapeau sur
le fond or duquel se détache une main — porte
l'inscription suivante : *Dispense officielle de sa-
luer.*

En effet, quiconque l'arbore à sa boutonnière
a le droit de ne pas enlever son chapeau pour sa-
luer qui que ce soit : il salue simplement en por-
tant la main à son front. C'est le salut militaire
mis à la portée de toutes les bourses... civiles.

L'insigne ne coûte que deux couronnes.

Au reste, le ministre de l'Intérieur, tout en re-
commandant le salut à la main, plus hygiénique
pendant la mauvaise saison, ajoute qu'« il est
tout spécialement recommandable parce qu'il
épargne les chapeaux, chose précieuse à cause des
prix actuels. »

Heureux Viennois qui peuvent concilier, dans
l'amour des décorations, l'hygiène, l'économie et
la bienfaisance.

L'Italie se ferme aux produits allemands

ROME. — Le Journal officiel publie un décret
interdisant l'introduction dans le royaume et les
colonies, par importation ou transit, des marchan-
dises de production ou d'origine soit de l'Autri-
che-Hongrie, soit de l'Allemagne, quelle qu'en
soit la provenance.

Le kaiser fulmine et menace

Mais la Roumanie ne tremble pas.

L'empereur Guillaume n'a pas coutume de
s'abandonner à la chaleur communicative des ban-
quets; aussi doit-on retenir ses propos de table
non point comme des boutades de dessert, mais
comme des préparations diplomatiques. Les jour-
naux roumains nous rapportent aujourd'hui les
paroles significatives que, d'après les renseigne-
ments les plus sûrs, il aurait prononcées à Nich
en présence de nombreux convives du dîner qu'il
présidait avec le roi Ferdinand et M. Radoslavof.

« Si la Roumanie ne voit pas ce qu'a souffert
la Belgique, parce qu'elle est trop loin d'elle, je
crois qu'elle a vu ce qu'a souffert la Serbie, qui
est à ses frontières. Si cette leçon n'est pas suffi-
sante, nous avons, nous, les Bulgares et les Turcs,
une armée assez forte pour franchir le Danube.
J'ai entendu dire qu'il n'y a que soixante kilomè-
tres du Danube à Bucarest. »

Ainsi les Allemands agitent leur fouet devant
ceux qu'ils traitent en enfants pas sages. Mais les
Roumains ne sont pas des enfants; les soixante
kilomètres qui s'étendent entre le Danube et Bu-
carest ne seraient pas, pour les envahisseurs, le
trajet de deux modestes étapes; on y pourrait
bien rencontrer, observe le Journal des Balkans,
un nombre respectable de baïonnettes et de ca-
nons...

Soixante kilomètres, mais c'est ce qui a tou-
jours, jusqu'ici, séparé Guillaume II de la vic-
toire; puisque tout est kolossal lorsqu'on parle du
kaiser, cette distance est précisément pour lui
celle de la coupe aux lèvres... Les Roumains n'ont
pas peur.

Louis Bacqué.



GENERAL ROUSSKY

complètement rétabli,
va prendre le comman-
dement d'une des ar-
mées russes sur le
front occidental.



M. GARRISON

Ministre de la Guerre
des Etats-Unis, qui
vient de donner sa dé-
mission à M. Wilson,
qui l'a acceptée.



LA DUCHESSE DE VENDÔME

Sœur du roi Albert de Belgique, présidera cet
après-midi, au théâtre Sarah-Bernhardt, une
matinée au profit des soldats polonais en France.

Nous commençons aujourd'hui
à la page 10

la publication de notre nouveau feuilleton
L'HISTOIRE DE JANINE

Ayuntamiento de Madrid

ALLEMAGNE & ETATS-UNIS

Oui... peut-être... Mais ce n'est pas sûr

On s'est trop pressé d'annoncer que l'affaire de
la *Lusitania* était réglée; en attendant l'arrivée
de Berlin de la note révisée qui sera soumise à
l'acceptation des Etats-Unis, la situation reste
stationnaire.

La presse gouvernementale garde le silence. La
presse républicaine blâme vivement le gouverne-
ment d'accepter une pareille solution. Elle rap-
pelle au président Wilson ses expressions quand
il disait qu'il tiendrait l'Allemagne pour rigou-
reusement responsable et que la défense d'un
principe indiscutable était en jeu. La presse ré-
publicaine lui reproche également d'avoir inau-
guré pour les Etats-Unis le principe que l'hon-
neur national ne vaut pas la peine qu'on le dé-
fende et que la paix à tout prix est supérieure à
tout.

L'opinion est nerveuse, excitée par l'indiscrétion
des Germano-Américains qui ont trop tôt chanté
victoire. D'après le *New-York Herald*, on craint,
dans les milieux diplomatiques, que l'élément pro-
allemand n'arrive à dominer le Congrès et à faire
du gouvernement l'instrument de la Wilhelm-
strasse; il exigerait alors des Alliés la cessation
du blocus, sous peine d'embargo sur toutes les
expéditions de munitions en Angleterre.

Une nouvelle affaire vient de surgir, qui com-
plique les relations des Etats-Unis avec les em-
pires centraux; le correspondant du *World* à
Washington dit que le sous-secrétaire d'Etat,
M. Lansing, a envoyé à l'Autriche une note exi-
geant des excuses pour l'attaque du vapeur amé-
ricain *Pétrolite* par un sous-marin. La note de-
mande la punition du commandant du sous-marin
et le paiement d'indemnités pour les avaries du
vapeur américain.

Des dissentiments, depuis longtemps annoncés,
ont éclaté au sein du ministère : M. Garrison, se-
crétaire d'Etat à la Guerre, a donné sa démission,
que le président Wilson a acceptée; on croit cette
dissidence provoquée par l'hostilité de l'ex-mi-
nistre et de la grande majorité du Congrès au
programme militaire préconisé par M. Wilson et
tendant à créer une armée semblable à celle du
Continent.

Cependant, M. Lansing aurait invité le comte
Bernstorff à un dîner donné spécialement en son
honneur, et le colonel House, à Londres, se dé-
clare « personnellement satisfait » de son voyage
en Europe, sans vouloir ajouter aucun commen-
taire d'ordre politique.

Ces nouvelles embrouillées, d'apparence parfois
contradictoire, entretiennent aux Etats-Unis un
malaise qu'aggrave encore la nouvelle d'attentats
préparés par les Germano-Américains contre le
Canada; nous n'ajoutons pas foi à la dépêche que
le Canada aurait invité les Etats-Unis à mobiliser
des troupes de surveillance sur la frontière; mais
il est bien possible qu'il ait appelé l'attention du
gouvernement de Washington sur les manœuvres,
vraiment trop peu contrôlées, des Germano-Amé-
ricains.

Tardivement, à San-Francisco, le grand-jury a
ordonné la mise en accusation des consuls alle-
mand et ture pour conspiration contre la produc-
tion et l'envoi des munitions, ainsi que pour in-
cendies. La prévention est basée sur 300 docu-
ments probants. On possède maintenant des preu-
ves suffisantes des crimes commis par les Alle-
mands aux Etats-Unis pour permettre d'y impli-
quer les fonctionnaires consulaires allemands ac-
crédités dans les diverses régions de l'Union.
Trente-neuf d'entre eux sont déjà accusés d'avoir
bénéficié de la protection que leur assure la neu-
tralité américaine pour comploter, pour organiser
des attentats par la dynamite et par l'incendie et
pour fomenter des grèves au Canada et aux Etats-
Unis.

Est-ce bien le moment, demandent beaucoup de
citoyens indépendants, d'offrir des dîners officiels
au comte Bernstorff ?

Désormais, les Américains voyageront à leurs risques et périls

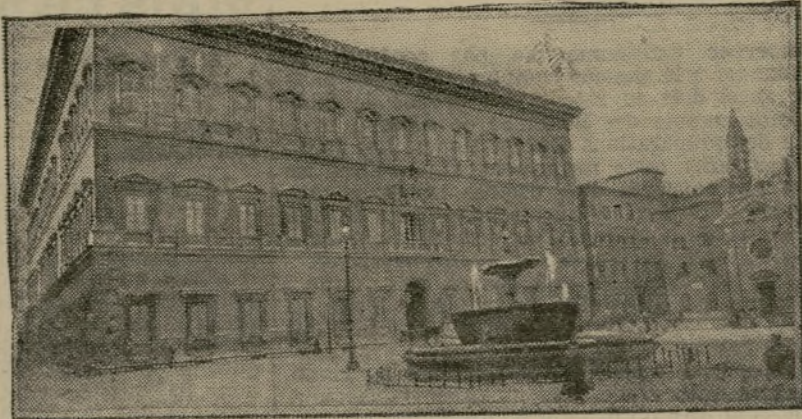
WASHINGTON. — On croit que la note allemande
au sujet des navires marchands provoquera un
avertissement du gouvernement américain qui
préviendra ses nationaux que, désormais, ils voya-
geront à leurs risques sur les navires marchands
armés et ne seront plus protégés par les Etats-
Unis. Cette mesure renverse ainsi complètement
la thèse soutenue depuis le commencement de la
guerre que les navires marchands peuvent être
armés pour leur défense et que les Américains
ont le droit de voyager par mer sans pouvoir être
mis en danger.

Les ministres français à Rome Guerre maritime

ou sous-marine?

Les toasts portés au dîner du ministère des Affaires étrangères par MM. Sonnino et Briand, sont commentés par toute la presse; l'impression en a été profonde. M. Sonnino, qui a l'éloquence de la précision, a parlé de la fraternité renouvelée des deux armées et de l'union inébranlable des deux nations « pour la cause de la justice et de la liberté »; M. Briand, en termes non moins heureux, a rendu un vibrant hommage au pays vaillant, qui a, délibérément, voulu prendre sa place, pour cette lutte de civilisation, aux côtés des Alliés, et affirmé l'indomptable résolution de vaincre.

D'importantes conférences, d'ordre diplomatique et militaire, commencées dès jeudi, ont continué pendant la matinée et l'après-midi d'hier. M. Briand s'est longuement entretenu avec MM. Salandra et Sonnino, M. Albert Thomas a conféré



Le palais Farnèse, siège de l'ambassade de France, où a eu lieu le banquet offert par M. Briand aux autorités italiennes. L'achat de ce palais par le gouvernement français donna lieu en 1911 — on s'en souvient — à quelques difficultés vite applanies d'ailleurs.

avec MM. Zupelli, ministre de la Guerre, et Dall'Olio, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions. M. Bourgeois s'est entretenu avec divers hommes politiques.

Les ministres français ont déjeuné au Grand-Hôtel, et se sont rendus à 4 heures, à la réception du Capitole.

Les Autrichiens en Albanie

MILAN. — Le correspondant à Brindisi du *Corriere della Sera* mande à ce journal :

« J'ai demandé à des Monténégrins qui étaient de passage ici des nouvelles de la marche des Austro-Bulgares en Albanie. J'ai su ainsi que, suivant le récit des prisonniers autrichiens, faits ces jours-ci par les Serbes près d'Ismi, les troupes qui opèrent en Albanie sont composées en majeure partie de Hongrois. Jusqu'à Alessio, les troupes ont été bien nourries : à partir de là ont commencé leurs souffrances en raison du mauvais état des routes et les vivres ont diminué. L'armée autrichienne opérant en Albanie comprend, suivant ces informateurs auxquels je laisse la responsabilité de la nouvelle, 10.000 hommes. Pour le transport quotidien des vivres et des munitions, l'Autriche aurait besoin d'environ 4.000 chevaux qu'elle ne peut trouver sur place. Aussi la marche sera-t-elle lente et difficile. De Vallona, il ne faut pas en parler : cette place est imprenable soit à cause de l'état des routes qui y conduisent de l'intérieur de l'Albanie, soit à cause du courageux contingent italien qui la défend. »

L'Autriche dément la destruction des usines Skoda

GENÈVE. — Les journaux autrichiens publient la note suivante : « La presse de l'Entente a publié une information disant qu'une grande partie des établissements Skoda et en particulier les ateliers où se construisent les gros mortiers avaient été détruits par une explosion. Il est déclaré officiellement qu'aucun incendie ne s'est produit aux usines Skoda, où le travail continue comme auparavant dans le calme et sans interruption. L'information en question ne repose sur aucun fondement; elle est inventée de toute pièce. »

La Turquie trouve inopportun d'exposer l'état de ses finances...

GENÈVE. — Dans la discussion du budget par la Chambre ottomane, le ministre des finances, Talaat bey, a fait un long exposé déclarant que la Turquie ne pourra pas être écrasée financièrement; il estime que la discussion publique du budget ne serait pas opportune à cause de l'état de guerre.

La Chambre a voté ensuite le projet de loi du budget et un autre projet abolissant les droits d'entrée sur les matières importées d'Allemagne en Turquie.

Les Belges coopèrent à la conquête des colonies allemandes

LONDRES. — Une note communiquée par l'agence Reuter aux journaux fait ressortir l'importance de la coopération belge, au Cameroun et dans l'Est-Africain allemand. Un détachement de 500 Belges fut, à de nombreuses entreprises, engagé avec les troupes françaises et britanniques au Cameroun. Dans l'Est-Africain, les Belges, après avoir défendu une frontière de plus de 500 milles, ont envahi la colonie allemande.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'état-major du généralissime :

Sur le front de Riga, duel d'artillerie et de mousqueterie peu nourri. Le feu de notre artillerie a enrayé en divers endroits les travaux allemands.

Au sud-ouest de la Schloskochenhusen, sur la Dvina, en amont de Friedrichstadt, on a aussi signalé les bons résultats de notre artillerie.

Dans la région de Jacobstadt, l'artillerie allemande a bombardé violemment nos positions près de Duckern, et entre Lievenhof et la rivière de Soussey.

Dans le secteur de Dvinsk, la fusillade a été animée.

Dans la région de Tennenfeld, les Allemands ont lancé dans nos tranchées des projectiles ronds dégageant des fumées asphyxiantes.

A l'est de Thémérino, entre Rovno et Loutsk, des détachements de nos troupes se sont emparés d'une hauteur et ont repoussé une contre-attaque immédiate de l'ennemi.

Au sud-est de Tsebroff, nos troupes ont enlevé la baïonnette une hauteur et l'ont consolidée; elles ont fait 70 prisonniers du régiment impérial et ont repoussé une contre-attaque autrichienne.

Notre artillerie a délogé l'adversaire d'un entonnoir au sud-ouest de Zamouschine, à l'est de Zaleszinski.

Sur une hauteur à l'est de Rarantcho, l'ennemi a fait sauter un fourneau; les tentatives des Autrichiens pour en occuper l'entonnoir ont été arrêtées par des grenades à main et par notre fusillade.

MER NOIRE

Nos torpilleurs ont canonné les positions ennemies dans la région du littoral.

Une autre escadrille a détruit, sur les côtes orientales de l'Anatolie, sept voiliers et fait des prisonniers.

PERSE

Au sud d'Hamadan, nous avons battu des forces importantes ennemies qui tenaient les positions dans la région de la ville de Nehovend.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 11 Février (558^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler au cours de la nuit.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie de campagne a sérieusement endommagé un fortin ennemi près du canal de Passchendaele et provoqué l'explosion de dépôts de munitions.

En Artois, canonnade intermittente dans la région de la route de Lille.

Au sud de la Somme, au cours d'actions de détail effectuées le 8 et le 9 février, nous avons repris aux Allemands une notable partie des éléments de tranchées restés entre leurs mains dans la région au sud de Frise. Hier, en fin de journée, l'ennemi a tenté, par une violente contre-attaque, de nous chasser

Le gouvernement allemand annonce qu'il a pris la décision de traiter à l'avenir comme belligérants les navires de commerce qui seraient armés de canons pour leur défense. Cette décision n'est que la consécration officielle ou plutôt l'aveu publié d'un état de fait, puisque dès le jour de leur apparition, le 19 février 1915, les sous-marins ennemis n'ont jamais manqué une occasion de torpiller ou de canonner sans avertissement un navire de commerce.

Mais en déclarant à l'avance qu'elle ne répond pas de la perte des vies humaines ou des biens risqués sur de tels bâtiments, l'Allemagne espère éviter les réclamations des Etats neutres. En outre, ses journaux pourront dorénavant, dans la rubrique quotidienne qu'ils consacrent au « travail » des sous-marins, porter comme navire de guerre le plus inoffensif cargo, par le procédé qui baptise « forteresses » toutes nos cités, ou traite de « francs-tireurs » des femmes et des enfants sans défense.

Dans les premières semaines de la guerre, les sous-marins allemands ont réussi à couler trois croiseurs anglais. Par la suite, des précautions ont été prises et se sont montrées efficaces. Nos escadres n'ont plus subi de pertes graves de ce fait, que lors de l'attaque des Dardanelles, le 19 mars 1915, et deux mois après, quand une torpille atteignit le *Léon-Gambetta*. Les navires de commerce, affrétés ou non, sont les seules victimes des sous-marins de l'ennemi. La proportion en est d'ailleurs très faible par rapport au nombre total de ceux qui, chaque jour, entrent dans nos ports.

Par contre, les pertes de l'ennemi en sous-marins atteindraient le quart de l'effectif total, d'après une déclaration du vice-amiral von Hœltzendorf, qui reste certainement au-dessous de la vérité.

La guerre sous-marine a déjà donné le maximum de son effet. L'état-major allemand, qui le sait bien, va-t-il se résoudre à l'épreuve d'un combat naval? Les journaux allemands font grand bruit autour de la visite du chef de la marine autrichienne à Berlin et à Kiel. Mais l'écrasante supériorité des flottes de l'Entente rend bien improbable une sortie des cuirassés allemands. Depuis la perte du *Blücher*, le 24 janvier 1915, nos ennemis, qui sont prudents, ont même renoncé aux petites expéditions contre la côte anglaise. Ils se borneront sans doute à armer en corsaires quelques bateaux marchands, comme celui qui captura l'*Appam*, et à les faire naviguer sous un faux pavillon. Si la nouvelle d'un combat naval dans les parages des Bermudes, où un croiseur anglais serait engagé, est véritable, l'adversaire ne peut être qu'un de ces écumeurs de mer, qui ne pourront jamais être nombreux, et sont condamnés à disparaître.

Nous ne saurions donc croire que la guerre sur mer ou sous la mer soit sur le point d'entrer, comme le disent nos pédantesques ennemis, « dans une troisième phase ».

Jean Villars.

COMMUNIQUÉ BELGE

La nuit dernière, un détachement ennemi important et formé d'hommes choisis a tenté une attaque par surprise sur un de nos postes avancés. Repoussé par notre feu, l'adversaire a laissé devant nos lignes de nombreux morts et blessés. De notre côté nous n'avons subi aucune perte.

Dans la partie méridionale de notre front ont eu lieu, la nuit dernière et aujourd'hui, de violentes actions d'artillerie.

des éléments reconquis, mais nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie ont arrêté net l'adversaire qui a subi des pertes importantes. Aujourd'hui, activité moyenne d'artillerie dans tout ce secteur.

Au nord de l'Aisne, tirs efficaces de nos batteries sur des ouvrages allemands au nord de Soupir et sur des convois de ravitaillement au nord-est de Berry-au-Bac.

En Champagne, au cours d'une attaque à la grenade dans la région au nord-est de la butte du Mesnil, nous avons fait une quarantaine de prisonniers.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a bouleversé un blockhaus et des observatoires ennemis dans le secteur du bois Bouhot.

Dix obus de gros calibre ont été lancés aujourd'hui dans la direction de Belfort.

DERNIÈRE HEURE

LA MISSION FRANÇAISE A ROME

La réception au Capitole

ROME. — Cet après-midi a eu lieu la réception donnée par le maire, prince Colonna, en l'honneur de M. Briand et de la mission française. Dans l'assistance, on remarquait les ministres, les sous-secrétaires d'Etat, les présidents des Chambres, de nombreux sénateurs et députés, les ambassadeurs d'Angleterre, de Russie, du Japon, des Etats-Unis, Mgr Duchesne, les autorités civiles et militaires, Peppino Garibaldi, de nombreux officiers français et anglais.

La réception a eu lieu au palais des Conservateurs, au Capitole.

A l'entrée du palais était élevé un baldaquin de velours cramoisi. Les vestibule et l'escalier d'honneur étaient décorés de palmiers et d'azalées.

Les huissiers de la municipalité, dans leur costume historique et les gardes municipaux faisaient le service d'honneur.

Lorsque M. Briand, la mission française et M. Barrère sont arrivés, la musique municipale a joué la *Marseillaise*.

M. Briand et la mission française ont été reçus dans la salle des Faïences par le maire, M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, et la municipalité.

M. Briand et la mission ont passé dans la salle des Triomphes où se trouvaient réunis les présidents des Chambres, les ministres et les sous-secrétaires d'Etat.

Le sous-secrétaire des Affaires étrangères, M. Borsarielli, a fait les présentations.

M. Briand et la mission se sont rendus ensuite dans la salle des Capitaines où se trouvaient le corps diplomatique, les ministres, les hautes charges de l'Etat, les généraux, les amiraux et les membres du Conseil municipal.

M. Briand et sa suite sont passés dans la salle des Orizi et des Curiaz où se trouvaient les sénateurs, les députés, les généraux, les amiraux, les hauts magistrats judiciaires et administratifs, le préfet et les conseillers généraux.

Les discours

Le maire a prononcé son discours de bienvenue dans la salle des Capitaines.

En voici le texte :

« Monsieur le président, Messieurs,

« J'ai l'honneur de vous présenter mes collègues du conseil municipal de Rome, et de vous souhaiter, ainsi qu'aux membres du gouvernement, en leur nom et au nom de mes concitoyens, la bienvenue parmi nous, ici, sur cette colline historique, qui pendant tant de siècles vit passer les plus effrayantes tempêtes et célébrer les plus éclatants triomphes.

Votre présence nous est particulièrement agréable à cette heure si grave de notre histoire. Elle nous apporte les sentiments de nos frères de France luttant comme nous pour la cause du droit et de la justice. Veuillez, Monsieur le Président, exprimer à vos concitoyens les vœux sincères de notre foi dans l'avenir des races latines et la confiance absolue où nous sommes, que de notre union pendant la lutte naîtra la plus parfaite harmonie après l'inévitable victoire. »

M. Briand, répondant au syndic, a prononcé le discours suivant :

« Monsieur le Syndic, les paroles de bienvenue que vous nous adressez au nom du Conseil municipal et des habitants de Rome, touchent profondément mes collègues et moi. Il nous est particulièrement agréable de les entendre prononcer par le descendant de l'illustre famille, dont le nom est si intimement lié à l'histoire de cette glorieuse ville. Les paroles que nous échangeons en ce lieu consacré par la plus antique tradition aux revendications de la liberté, auront un écho qui se répercutera dans toutes les fractions de la famille latine dans les heures solennelles que nous traversons; elles iront droit au cœur du peuple de Paris si fier, comme le peuple de Rome, de ses franchises municipales, et si profondément imbu comme lui de ses devoirs envers la patrie.

« Soyez persuadé que dans cette lutte, où nos héroïques soldats versent leur sang pour la même cause, notre foi dans la victoire est égale à la vôtre; elle nous apparaît déjà comme le couronnement assuré de nos efforts solidaires et la consécration définitive de l'harmonieuse union de nos deux patries. »

Après ce discours, un petit orchestre qui se trouvait dans la salle des Triomphes a joué la *Marseillaise* et l'hymne royal.

M. Briand et sa suite, accompagnés du maire, des ministres, des sénateurs et de M. Lanciani, le

célèbre archéologue, a visité les salles du Palais des Conservateurs.

Après avoir terminé la visite, qui a vivement intéressé les ministres français, ceux-ci se sont rendus à la salle des Gobelins où un thé leur a été servi.

La salle était ornée de fleurs et de rubans aux couleurs françaises et italiennes; au centre, il y avait une table où ont pris place MM. Briand, Barrère, prince Colonna, Bourgeois, Sonnino, Corsi, Martini, Zupelli et Pellet.

Pendant la réception, une musique a joué un programme choisi.

A 5 heures, M. Briand et les membres de la mission française ont quitté le Capitole pendant que la musique jouait la *Marseillaise*.

Sur la place Aracoeli, une foule nombreuse a assisté au passage des automobiles de M. Briand et des personnages français et a improvisé une manifestation chaleureuse aux cris de : « Vive Briand ! Vive la France ! Vive l'Italie ! »

Le dîner de l'ambassade de France

Au dîner de l'ambassade de France, M. Briand a prononcé le toast suivant :

Monsieur le président,

Je suis particulièrement heureux d'accueillir le chef et les membres du gouvernement royal dans cette Maison de France où se sont si souvent affirmées la communauté d'intérêts et la fraternité de nos deux peuples. Je me félicite, ainsi que mes collègues, de l'occasion que nous donnent les graves circonstances actuelles d'échanger avec vous nos vues et de concerter nos décisions, afin de donner, dans tous les domaines, à nos communs efforts, leur pleine et entière efficacité.

C'est par cette liaison, rendue chaque jour plus étroite, que dans la diversité de nos entreprises militaires et dans toutes les phases de notre lutte économique contre nos ennemis, se réalisera l'unité d'action qui est le sûr garant de la victoire.

Je lève mon verre en l'honneur de Leurs Majestés le roi et la reine d'Italie, de Sa Majesté la reine-mère, des membres de la famille royale. Je prie Votre Excellence de trouver ici, pour elle et pour les membres du gouvernement royal, l'expression des vœux que nous formons pour la grandeur de l'Italie et la gloire de sa vaillante armée.

M. Salandra a répondu à M. Briand par le toast suivant :

Monsieur le président,

C'est avec la plus vive satisfaction qu'il m'est donné de répéter avec vous l'assurance que les échanges de vues qui, depuis hier, ont été entrepris ici avec Votre Excellence et les éminentes personnalités qui l'accompagnent, ne manqueront pas de nous rapprocher toujours davantage du but essentiel et d'atteindre l'unité indispensable dans l'action des gouvernements alliés.

Notre tâche est spécialement facilitée par le fait que l'esprit le plus amical préside heureusement aux relations entre nos deux pays qui, dans les graves circonstances présentes, ayant raffermi les liens de leur race glorieuse, sont prêts à tous les sacrifices et ont réuni tous leurs efforts dans la voie qui les conduira à la victoire.

Je lève mon verre en l'honneur du président de la République française, et avec l'expression de nos sentiments bien sincères pour Votre Excellence et les membres de la mission qui l'accompagne, je vous adresse tous mes vœux pour la grandeur de la France et la gloire de sa vaillante armée.

Une manifestation populaire

Le soir, sur l'initiative du comité interventiste, de très nombreuses associations et une foule énorme se sont rassemblées place Colonna, à 7 h. 45, afin de se rendre en cortège à l'ambassade de France et de manifester en l'honneur de M. Briand et de la mission française, invités ce soir au dîner de l'ambassade.

Un important cortège, précédé par des drapeaux et des torches, s'est avancé sur le Corso au chant de la *Marseillaise* et d'hymnes patriotiques. De temps en temps, on allumait des torches aux trois couleurs au milieu de cris enthousiastes de : « Vive la France ! Vive la guerre ! Vive la Quadruple-Entente ! Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

Tout le long du parcours du cortège, sur le Corso Umberto, la place de Venise, le Corso Vittorio-Emmanuel, les fenêtres et les trottoirs étaient bondés. On acclame chaudement le cortège qui parvient place Farnèse à 8 heures 15.

La place est comble; la foule applaudit la France et la guerre. Un cordon de gendarmes tient un passage ouvert pour les invités se rendant au dîner de l'ambassade. Une immense foule chante la *Marseillaise* et agite des drapeaux; de nombreuses torches éclairent la scène qui est imposante. Le drapeau français flotte au balcon du premier étage, au milieu de deux drapeaux italiens. Les fenêtres de l'ambassade sont garnies de personnes qui unissent leurs applaudissements à ceux de la foule.

L'attaque contre Salonique paraît abandonnée

ROME. — On mande de Salonique au *Messaggero* que l'attaque contre Salonique paraît définitivement abandonnée. Outre que le camp retranché des Alliés est en mesure de repousser n'importe quelle attaque, il semble que l'ennemi ne dispose pas de moyens suffisants pour entreprendre l'offensive.

Le total des forces bulgares et allemandes de Macédoine ne dépasse pas deux cent mille hommes, dont 140.000 Bulgares. Toutes les informations affirment que l'ennemi pousse activement ses travaux de défense.

Durant les derniers jours, la construction du chemin de fer Vélès-Demir-Kapou-Oudovo a été terminée. On a pu ainsi transporter cinq canons de 380, dont deux ont été installés à Oudovo, deux à Valandovo et un à Gornat.

On signale un vif mécontentement parmi les troupes bulgares en raison des épidémies et des souffrances de toutes sortes qu'endurent les soldats. Dans certains régiments, la plus grande partie des officiers sont Allemands. La garnison de Guevgueli a été renforcée de douze cents husards prussiens. Stroumitza est occupée par huit mille Allemands qui viennent de Nich. Le commandement de la quatrième division bulgare a été confié à un général allemand et la plupart des officiers supérieurs de la division sont également Allemands. Les désertions de soldats bulgares continuent. Le général Tontchev, passant en revue la garnison de Xanthi, a prononcé un discours déclarant que ces fréquentes désertions constituent un véritable déshonneur pour l'armée bulgare et sont une trahison envers la patrie.

Dans les cercles politiques de Sofia, on se montre assez inquiet de l'attitude de la Roumanie.

Sous des rafales d'artillerie les Russes maintiennent leurs positions

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur entre la chaussée de Mitau et le fleuve Dvina, duel d'artillerie animé. Notre artillerie a dispersé en maints endroits des équipes d'ouvriers ennemis. A cinq verstes au sud-est d'Ikskul nous avons vu deux explosions dans une batterie ennemie.

Dans la région d'Illoukst, nous avons fait sauter un fourneau sous un blockhaus allemand et avons occupé l'entonnoir. Une fraction d'un de nos régiments ayant opéré une reconnaissance réussie dans la région au sud de Lubtcha, a démoli un pont que l'ennemi avait commencé à construire sur le Niemen.

Près de Tchemerine, par une action combinée de notre infanterie et de notre artillerie, nous avons repoussé de nouveau deux contre-attaques successives que l'ennemi a lancées, après les avoir préparées par des rafales d'artillerie lourde et légère. Plus au sud, nos éclaireurs ont opéré quelques explorations heureuses.

Dans la région de Tsebroff, l'ennemi a tenté également de reconquérir une hauteur que nous lui avions enlevée et a lancé à cet effet une contre-attaque avec des forces numériquement supérieures : il a appuyé son offensive par des rafales d'artillerie, mais nous avons maintenu notre possession de la hauteur.

MER NOIRE

Le 10 février, nos torpilleurs ont continué le bombardement des positions ennemies de la région du littoral.

FRONT DU CAUCASE

Notre progression continue et nous entravons par notre feu toutes les tentatives d'offensive de l'ennemi.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême, 11 février :

De petites rencontres qui nous ont été favorables ont eu lieu dans le haut Chiarzo et dans le secteur de Santa-Maria.

Dans la zone de Gorizia, notre artillerie a exécuté des tirs efficaces contre les campements ennemis et contre des trains en marche vers la gare de San-Pietro et qui ont été obligés de rebrousser chemin.

Dans la partie montagneuse du théâtre des opérations, la neige est tombée en grande quantité.

De petits Annamites sont venus travailler pour la patrie



LA DISTRIBUTION DU COURRIER



L'HEURE DE LA SOUPE



L'HEURE DE LA PROMENADE



UNE SÉANCE DE JIU-JITSU

Pour la première fois la fête annamite du Têt — le jour de l'an de nos sujets d'Extrême-Orient — a été célébrée dans plusieurs villes de France. On sait, en effet, que de nombreux ouvriers du Tonkin, de Cochinchine et d'Annam sont venus pour travailler dans les fabriques de munitions. Beaucoup de ces vaillants auxiliaires de la défense nationale sont actuellement à Marseille, logés dans les casernes, où les braves territoriaux leur font le meilleur accueil.

Ayuntamiento de Madrid

La "Libre Belgique" toujours insaisissable nargue von Bissing

LA HAYE (De notre correspondant particulier). — Voici le texte du dernier poulet envoyé au baron von Bissing, gouverneur de la Belgique, par les vaillants rédacteurs de la *Libre Belgique*, le journal qui se publie « dans une cave automobile » :

EXCELLENCE,

Vous nous comblez d'attentions. Vos agents secrets et publics multiplient les perquisitions à la recherche de la *Libre Belgique*. Vous avez même mobilisé, dit-on, une brigade spéciale de détectives venus de Berlin pour en découvrir les rédacteurs, les éditeurs, distributeurs, reporters, etc.

Vous perdez votre temps et vous gaspillez votre argent bien inutilement.

Il est vrai que vous avez déjà, plus d'une fois, mis la main sur un paquet d'exemplaires du journal qui fait votre cauchemar et que vous avez frappé d'amendes sévères ceux qui en étaient détenteurs. Mais la *Libre Belgique* a continué à paraître aussi... irrégulièrement que par le passé et son tirage n'a cessé de monter... régulièrement, après chacune de vos expéditions.

Vous savez d'ailleurs fort bien, Excellence, que si certaines de ces expéditions ont abouti plus ou moins glorieusement d'autres ont couvert de ridicule vos agents et leurs chefs. Encore une fois, vous perdez votre temps, cher Baron, et les bénéfices de vos saisies et de vos confiscations ne vous paient pas des peines que vous vous donnez et ne compenseront pas le ridicule de votre insuccès.

Plus vous vous obstinez, plus notre propagande s'étendra. Notre imprimerie automobile, grâce à votre obligeance bien connue, se transporte d'un point à l'autre du pays avec une facilité, avec une « essence » — pardon, je veux dire avec une aisance (ce que c'est que de fréquenter la kommandatur, on en prend l'accent) — une aisance donc, que vous ne soupçonnez pas.

Cher Monsieur, vous devriez vous souvenir que la *Libre Belgique*, dès sa naissance, s'est engagée à paraître envers et contre tous, tant que notre chère patrie serait occupée par vos compatriotes, et qu'il y aurait nécessité de réagir contre la presse à votre solde et celle qui, par ses omissions, cherche à énerver notre patriotisme, à lasser notre résistance, à affaiblir nos caractères, à semer dans nos rangs le doute, la division, le désespoir, en un mot, à rendre inutiles et vains nos sacrifices et nos souffrances.

Vous oubliez qu'en Belgique une promesse est un engagement sacré, qui lie celui qui l'a faite, aussi bien qu'un serment et mieux qu'un traité diplomatique. Vous avez le grand tort de nous considérer comme annexés. Vous pouvez nous voler, nous emprisonner, nous fusiller même, mais vous ne nous ferez pas taire. NOUS NE SOMMES PAS DES ALLEMANDS; NE NOUS MESUREZ DONC PAS A VOTRE AUNE.

Vous avez dit un jour, à ce qu'il nous a été rapporté, que les Belges sont indégouttables. Ce mot, qui rappelle trop les souvenirs que vos officiers ont laissés partout sur leur passage dans nos maisons et nos châteaux, aurait dû vous brûler les lèvres, mais il est cependant l'expression malheureuse d'une idée vraie : les Belges sont INDEGOUTTABLES.

Quant à tuer la *Libre Belgique*, n'y comptez pas, c'est impossible. Elle est insaisissable, parce qu'elle n'est nulle part. C'est un feu follet, qui sort des tombes de ceux que vos compatriotes ont massacrés, à Louvain, Tamines et Dinant et qui vous poursuit. Mais c'est aussi le feu follet qui sort des tombes des soldats allemands tombés à Liège, à Waelhem, à l'Yser. Ceux-là voient, à présent, pour quel misérable projet de domination ils ont été sacrifiés au Moloch de la guerre, sous prétexte de défendre la patrie. C'est enfin la voix de toutes les mères, la voix de toutes les veuves et de tous les orphelins qui pleurent ceux qu'ils ont perdus. Cette voix augmente tous les jours d'intensité. Son retentissement s'étend sur toutes nos provinces et va jusqu'au delà des frontières. Elle ne se taira que lorsque le dernier de vos soldats et de vos agents aura cessé de fouler notre sol envahi au mépris de tout droit.

Ne pensez pas, cher Baron, que nous ayons la naïveté de croire que vous allez, sur notre conseil, abandonner l'espoir de nous faire découvrir par vos Sherlock-Holmes de contrebande. Nous savons que rien n'arrête un Allemand lorsqu'il s'est lancé sur une mauvaise voie, pas plus le sentiment du ridicule qu'aucun scrupule ou la certitude de la défaite finale. C'est pourquoi nous vous présentons, Excellence, à l'occasion de vos mécomptes passés, présents et futurs, l'expression de nos très sincères et tout à fait irrespectueuses condoléances.

La Libre Belgique.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

En Allemagne

Situation financière embarrassée...
Situation économique complexe...
Situation politique difficile...

Le correspondant alsacien de la *Gazette de Louvain* annonce que la ville de Mulhouse vient de clôturer ses comptes pour l'année 1915. Le déficit est considérable. En 1914, il s'élevait à un million; le coût d'une année de guerre l'a porté à près de 3 millions de marks. Malgré l'augmentation des impôts, il ne faut pas essayer d'équilibrer le budget. Sur l'initiative du maire de la ville, il a été décidé de couvrir le déficit à l'aide d'un emprunt après la guerre.

Le préfet de police à Strasbourg annonce, d'autre part, qu'il est interdit, cette année, de se livrer aux moindres réjouissances à l'occasion du carnaval; ni confetti, ni bals, ni serpentins.

Nous recevons enfin, les deux dépêches suivantes :

BERNE. — D'après un télégramme de l'agence Wolff, le comte Mirbach se prononce contre la création de nouveaux impôts pendant la guerre. Il redoute des troubles économiques.

BERNE. — D'après le *Berliner Tageblatt* du 9 février, le pasteur Traub, dans un article de la *Liberté Chrétienne*, avertit l'Etat que, dans l'établissement des impôts nouveaux auxquels le peuple allemand doit s'attendre, il importe que l'on tienne enfin compte des charges de famille. Le père d'une nombreuse famille donne beaucoup plus à l'Etat que le célibataire. L'impôt ne saurait peser également sur eux; il y a là une injustice à réparer.

On manque de porc frais

BERNE. — D'après le *Lokalanzeiger*, la corporation des bouchers de Berlin, dans sa séance du 20 février, a voté une résolution à l'administration municipale. Elle déclare que, depuis la mise en vigueur de l'ordonnance du conseil général du 4 novembre 1915, le nombre des pores aux abattoirs a tellement diminué qu'il ne suffit plus, à beaucoup près, au besoin de la population. On ne peut acheter de pores au prix fixé par le règlement, aussi la vente de porc frais a-t-elle complètement cessé. La corporation des bouchers demande à l'administration municipale de faire les démarches nécessaires pour que le prix du porc frais soit augmenté le plus tôt possible.

BALE. — La Chambre des seigneurs siégera le 24. L'empire et la Prusse se préoccupent de venir en aide aux ouvriers de l'industrie textile qui vont être soumis au chômage. Il a été entendu que des règles uniformes seraient prises et qu'on ne leur attribuerait plus un indemnité supérieure à celle des autres chômeurs.

Les socialistes ne sont pas d'accord

BERNE. — Le socialiste Kastert avait été arrêté à la fin du mois de novembre dernier à Dusseldorf, sous l'inculpation d'avoir distribué des exemplaires d'un manifeste de la conférence de Zimmerwald. L'instruction, dit le *Vorwaerts*, s'est close par un non-lieu et Kastert a été mis en liberté hier. Il aurait dû être libéré le 2 février, remarque le *Vorwaerts*, mais il a été retenu en prison par application de la Schutz-Haft, c'est-à-dire par emprisonnement préventif.

BALE. — Dans le cercle Radow-Greifenhagen, les dirigeants du parti socialiste ont approuvé la minorité d'avoir refusé les crédits de guerre. Dans le 319^e cercle électoral de Saxe, la majorité des électeurs a approuvé le vote des crédits, après un rapport du député Schoepflin.

Nouvelles parlementaires

Deux propositions socialistes

Dans sa réunion d'hier, le groupe parlementaire du parti socialiste a autorisé M. Deguise à déposer une proposition de loi sur l'utilisation militaire des exclus et des compagnies spéciales.

M. Barabant a été autorisé, d'autre part, à déposer au nom du groupe une proposition de loi tendant à l'abrogation de l'article 23 de la loi de juillet 1889 concernant l'utilisation des ecclésiastiques comme infirmiers.

La propagande allemande en Grèce

La commission des affaires extérieures a voté hier un ordre du jour tendant à l'extension des œuvres scolaires et des œuvres d'assistance en Extrême-Orient.

M. Georges Leygues, président, lui a donné lecture de plusieurs documents relatifs au redoublement d'activité de la propagande allemande en Grèce et constatant l'insuffisance des moyens mis en œuvre pour la combattre.

M. Honnorat a fait enfin connaître les résultats du rapatriement des élèves serbes. A l'heure actuelle, 1.200 jeunes Serbes ont été placés dans nos lycées et dans nos collèges; 500 autres sont attendus par un prochain convoi.

Le repos des soldats du front

M. Cormerot, député, vient de demander au ministre de la Guerre de donner des instructions pour que les soldats qui sont au repos au sortir des tranchées ne soient pas continuellement astreints à des exercices rendant illusoire le repos qui leur est accordé.

La Chambre discute la taxe sur les bénéfices de guerre

La Chambre a continué hier la discussion du projet qui tend à instituer une contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre.

M. Edouard Andrieu, rapporteur de la commission de législation fiscale, a rappelé comment la question avait été posée et résolue par cette dernière qui décida, le 19 novembre 1915, d'atteindre les bénéfices supplémentaires de guerre et ceux des marchés et fournitures militaires par des modalités différentes, posant en principe que la taxe ne serait appliquée qu'après la cessation des hostilités.

Cette décision conserve toute sa valeur. M. Andrieu estime, en effet, qu'on ne pourra, avant la fin de la guerre, faire le calcul exact des amortissements et par suite des bénéfices réels. Le gouvernement ayant, pour des raisons financières, demandé l'application immédiate de la taxe, la commission de législation fiscale ne croit pas devoir insister, mais elle lui laisse la responsabilité de cette décision.

Sur le texte lui-même, M. Andrieu fait quelques réserves, regrettant qu'on n'ait pas prévu un supplément de taxe pour ceux qui ne feraient pas les déclarations, et des sanctions contre ceux qui auront fait des déclarations frauduleuses.

— C'est entendu, dit M. Ribot, M. le garde des Sceaux proposera une rédaction à ce sujet.

M. Mistral, socialiste unifié, enrichit le vocabulaire parlementaire d'une expression nouvelle. Il entretient la Chambre de l'impréparation économique de la guerre dont il rend responsable, non le Parlement, qui a voté toutes les lois utiles, mais le pouvoir civil. Pour M. Mistral, la taxe sur les bénéfices exceptionnels ne saurait d'ailleurs suffire, il faut aussi introduire dans la loi le principe de la révision de tous les marchés.

M. Lairolle, député progressiste des Alpes-Maritimes, se rallie au projet. Il pense qu'il est juste que ceux qui se sont enrichis prennent leur part du malheur général. Mais certaines tendances l'inquiètent. Selon lui, la taxe, telle qu'elle est proposée, risque de compromettre l'application de l'impôt sur le revenu et l'élasticité de notre crédit.

Le renvoi à la commission du budget, pour étude complémentaire, étant ensuite proposé par M. de Dion, le ministre des Finances et le président de la commission du budget, le combatte tout à tour :

— Personne ne conteste le projet dans son principe, dit en substance M. Ribot. L'impôt sur les bénéfices de guerre a été accepté ailleurs, en Angleterre notamment. Nous avons la conviction que les industriels ne feront pas d'opposition à la nouvelle loi et qu'ils se soumettront volontiers à la déclaration exigée d'eux.

— L'ajournement serait une faute, dit de son côté M. Klotz. Il faut aboutir! Notre patriotisme fiscal doit être à la hauteur du patriotisme des tranchées.

M. de Dion n'insistant pas, le passage à la discussion des articles est voté. On continuera mardi.

Les Bons de la Défense Nationale et leur intérêt

Les Bons de la Défense Nationale constituent un placement temporaire aussi intéressant qu'avantageux.

Nous les signalons, d'une façon toute particulière, à ceux qui détiennent des espèces — soit des billets de banque, soit de l'or — et qui veulent la libre disposition de leurs capitaux quand ils en auront besoin.

Les échéances auxquelles sont créées les Bons donnent toutes facilités; en effet, ils sont à 3 mois, ou à 6 mois, ou à un an de date.

Bien plus, quand ces Bons, quels qu'ils soient, arrivent à moins de 3 mois de la date de remboursement, les porteurs peuvent en recevoir, de suite, le montant en les présentant à la Banque de France qui les accepte sans autres frais que le prix de l'escompte au taux de l'escompte des effets de commerce.

Et quand les Bons sont à plus de 3 mois d'échéance, la Banque de France avance à leurs détenteurs 80 0/0 de leur valeur.

Ces Bons rapportent les intérêts suivants :

	à 3 mois	à 6 mois	à un an
	Fr.	Fr.	Fr.
Bon de 100 francs.....	1 »	2 50	5 »
Bon de 500 francs.....	5 »	12 50	25 »
Bon de 1.000 francs....	10 »	25 »	50 »
Bon de 10.000 francs...	100 »	250 »	500 »

Cet intérêt est payable d'avance par le Trésor qui, par conséquent, le déduit de suite de la somme que le souscripteur doit verser.

Ainsi, l'intérêt étant payé d'avance, les Bons à 6 mois et à un an représentent un placement réel à 5,26 0/0 l'an.

Les difficultés de la campagne britannique en Mésopotamie



On sait que, après des combats acharnés, et grâce aux renforts de la colonne Aymler, les combats en Mésopotamie ont tourné à l'avantage des troupes du général Lake, commandant en chef le corps expéditionnaire de nos alliés. La température



inclemente et surtout des pluies continuelles ont obligé les belligérants à rester momentanément sur leurs positions. On voit ici une colonne de ravitaillement britannique en marche à travers une plaine inondée.

Les canons italiens dans la montagne



Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les exploits accomplis par les artilleurs italiens, malgré la nature d'un terrain qui, peu propice au déplacement des pièces, complique dans bien des cas la tâche de nos braves Alliés.

Yuan-Si-Kaï



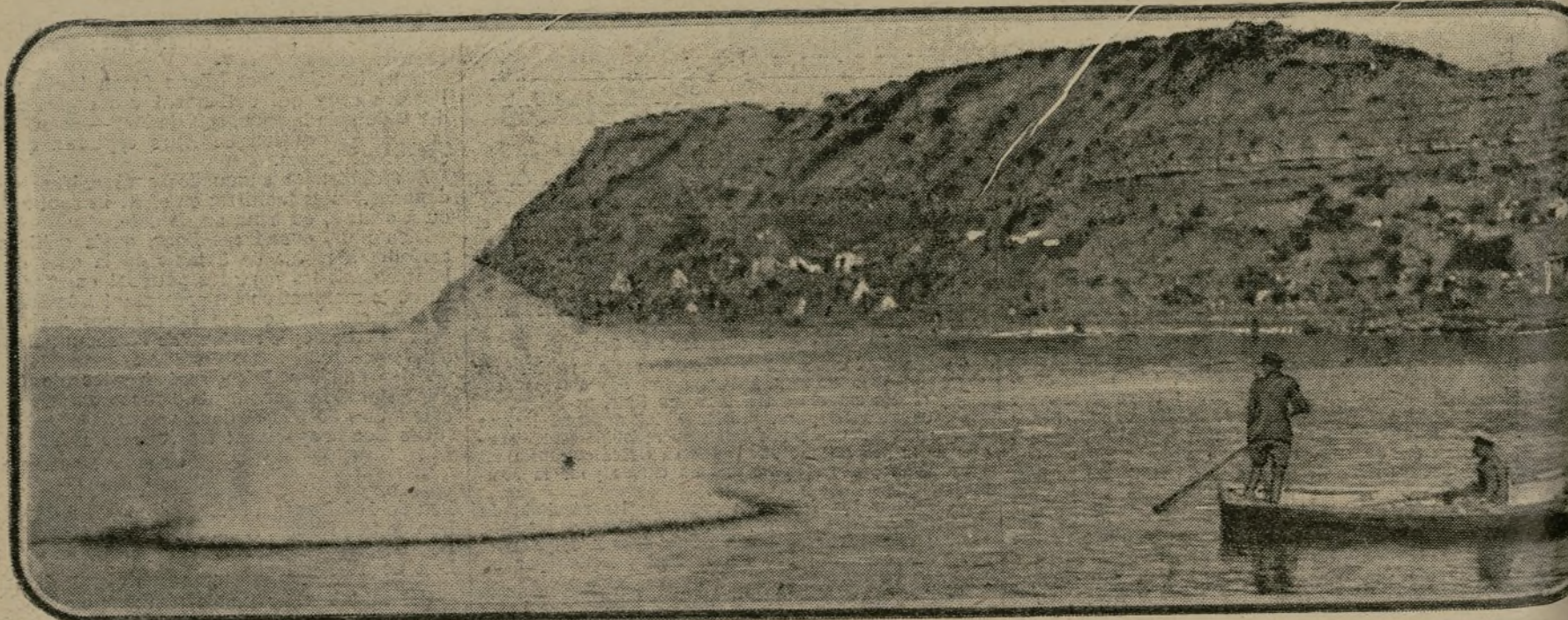
La dernière photographie de l'empereur chinois. On sait qu'un complot a été organisé contre Yuan-Si-Kaï, complot qui n'a pas abouti.

Remise de croix à Moudros



A Moudros, le général anglais Birdwood (1) remet des décorations à des soldats français qui firent partie du corps expéditionnaire des Dardanelles, en présence du général Brulard (2) et de l'amiral Jaurès (3).

L'évacuation de la baie de Suvla par les troupes britanniques



L'évacuation par les Anglais des positions de la baie de Suvla fut couronnée, on le sait, d'un plein succès. Comme les nôtres devaient le faire quelques jours plus tard, à Sebdul-Bahr, les soldats du général Birdwood, obéissant à un plan mathématique-



ment établi, n'abandonnèrent à l'ennemi que quelques pièces d'ailleurs rendues inutilisables. On voit ici, à gauche, l'éclatement d'un obus ennemi dans la mer; à droite, une pièce d'artillerie et ses servants sur un radeau.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Rois dans la tranchée

Quand Justin Maréchal s'en revint à Saint-Laurent, l'âme épanouie à la pensée des trois semaines de convalescence qu'il allait passer parmi les forêts natales, fier de son bras gauche encore en écharpe, de sa boiterie momentanée et de la médaille militaire qui flambait sur sa capote, il connut toutes les ivresses du triomphe. Mais, glorieux et mystérieux, il répondait à ceux qui l'interrogeaient sur ses hauts faits :

— Pouvez pas comprendre... C'est une histoire de rois... et une affaire de tarte...

Or, s'il avait voulu parler, voici ce qu'aurait pu raconter Justin :

...Ils étaient, dans une forêt d'Argonne, une dizaine de poilus massés à l'extrémité d'une tranchée. Une amitié cordiale et sans faiblesse les unissait à la vie... à la mort!... Et, mettant tout en commun, allumettes, tabac, alcool solidifié, ils formaient une sorte de coopérative héroïque, narguant le péril, se réchauffant de plaisanteries et l'esprit toujours en éveil pour quelque bon tour à jouer aux Boches. Ils n'étaient pas loin, les Boches, à cent mètres à peine, dans un fossé aménagé en tranchée ; et ils y avaient installé une mitrailleuse dont l'arrivée avait plongé nos poilus dans une furcur profonde. Bien défilée, elle les raillait de son petit œil noir, au bord d'un trou pas plus gros qu'une noix, et, crachant la mort, elle semblait invulnérable.

— C'est moi qui la décrocherai ! avait déclaré Justin.

Si l'instant tardait, en attendant, la gaieté ne chôma pas. Tout prétexte était bon à éveiller la joie. Les Rois, notamment, furent pour le petit groupe d'amis l'occasion d'une fête soigneusement préparée. Il restait des provisions de Noël, et Jacques Moufflard, cuisinier de son métier, se procura, Dieu sait comment, deux kilogrammes de farine.

— Je m'en vais vous faire une tarte comme vous n'en avez jamais mangé ! déclara-t-il.

Assertion aussi exacte que péremptoire. L'huile de quatre boîtes de sardines tint lieu de beurre, et la surface du gâteau fut ornée de losanges alternés, confiture de mirabelles et crème de marrons. On fit cuire l'objet sur une large plaque de tôle au-dessous de laquelle flambaient tous les réchauds de l'escouade ; et la brise du soir dispersait dans la forêt une étrange odeur de poisson frit et de caramel.

— A vos quarts ! hurla le cuisinier, quand son chef-d'œuvre fut à point.

On partagea les provisions de rhum et de kirsch ; puis, le plus jeune engagé du groupe fut invité à distribuer les parts, selon les règles du grand monde, le dos tourné.

— Et vous savez, annonça Moufflard, il y a une fève dedans !

Religieusement, curieusement, les poilus commencèrent à manger, et ce fut une ovation spontanée à l'adresse de l'artiste.

— Epatant !... Tu parles d'un boulot !... Tu me donneras la recette pour ma bourgeoise, eh ! poteau ?

Ce chœur d'éloges fut tout à coup traversé d'une exclamation furieuse :

— Bon sang !... gémissait Justin Maréchal, je n'ai jamais vu de fève aussi dure !...

Le sourcil froncé, avec des précautions de dentiste, il ramena l'objet : c'était une balle de Lebel... La joie se fit tumultueuse.

— Vive le roi !... Le roi boit !... Le roi boit !...

Le roi but. Il but même copieusement. Une douce gaieté coula en lui comme une tiédeur de l'âme, et, tout à coup, sa résolution fut prise :

— Un roi a besoin d'une reine, affirma-t-il. Je m'en vas en chercher une...

Puis, sans répondre à aucune question, il fourra dans ses poches un petit quartier de tarte avec un bout de ficelle et... on ne sait jamais ce qui peut arriver... une douzaine de grenades. Après quoi, se tournant vers les amis :

— A tout à l'heure... fit-il sobrement.

...La nuit était opaque. Le vent assez fort faisait grincer les troncs des arbres. A plat ventre dans la mousse et la boue, les bras allongés le long du corps, le nez collé à terre, Justin rampait : il rampait selon les bons principes, sans mouvoir bras ni jambes, et ne prenant de point d'appui que sur le bord des épaules. Il allait, sans émotion, s'arrêtant, par prudence, de temps à autre. En une demi-heure, il atteignit le parapet de la tranchée ennemie. Une sentinelle se dissimulait auprès d'une souche à moitié déracinée. Justin, muet comme l'ombre, se dressa par derrière, passa les bras, rejoignit les mains pendant trois minutes... et ce fut assez pour réduire l'homme au silence, provisoirement. Après quoi, il se recoucha et glissa un regard vers la tranchée. Les Boches dormaient. Quatre d'entre eux, seulement, veillaient près de la mitrailleuse. Justin tira ses grenades, les posa devant lui, en empoigna deux et visa le groupe... Puis, dans le fracas des explosions et les hurlements des blessés, il lança les autres sur les ennemis les plus rapprochés. Instantanément, ce coin de tranchée fut déblayé. Alors, d'un bond, le poilu fut au fond du fossé, près de sa mitrailleuse. Repoussant du pied deux ou trois corps qui le gênaient, il fit pivoter le canon sur l'affût... Tout était prêt pour le tir, la bande de cartouches était engagée comme le carton d'un piano mécanique, et Justin, tranquillement, se mit à arroser la tranchée...

— A la baïonnette !... clama tout à coup une voix française.

Le bois s'emplit de mouvants fantômes. Les derniers Allemands qui restaient dans le fossé se défilèrent sous les sapins, et, tandis que les pioupious de France venaient occuper la tranchée, Justin, sans se soucier d'un étrange choc reçu au bras droit, ni d'un coup de bélier à la cuisse gauche, attachait délicatement son quartier de tarte au canon de la mitrailleuse.

NICE RIVIERA-PALACE
Séjour idéal
Merveilleux parc de 30.000 mètres. — PRIX REDUITS

nine, cette odeur d'acacias m'écœure, je sens que je vais avoir la migraine.

La jeune pensionnaire leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de cette hérésie, et elle pensa : « Juste Ciel, sainte femme, l'odeur de l'acacia donne la migraine, alors que depuis trois quarts d'heure vous expliquez la théorie des racines carrées... La voilà, la seule coupable, oui ! Mais incriminer les fleurs, la douce brise, qui par charité nous apportent cet écho du printemps ! »

Et feignant de ne pas avoir bien compris, Janine de Bray se dirigea vers une des ouvertures qui éclairaient le fond de la classe ; elle ne se hâtait d'ailleurs pas de la fermer, se haussant sur la pointe des pieds, car l'architecte, soucieux d'épargner les distractions aux jeunes écolières, avait construit des entablements très élevés... Elle se pencha un peu au dehors et étouffa un léger cri d'admiration.

Sur les derniers bancs on chuchotait :

— Qu'est-ce qu'il y a, Janine ?

Et comme d'un coup d'œil la fillette constatait que Mère du Saint-Rosaire était de nouveau absorbée au tableau, elle murmura, l'air ravi, mystérieux :

— Ce qu'il y a ? Oh ! mes colombes ! je suis bonne, je veux bien vous le dire ! Il fait un temps d'Italie, dans le plus beau des jardins de France !... l'herbe verdoie ! les choux sont gris argent et roulent dans leurs feuilles de grosses perles d'eau qui brillent comme des diamants !... les arbres frémissent sous la caresse de la brise et, dans les bosquets de Catapinson, les moineaux se querellent !... comme des amoureux !... Pas mal la description, n'est-ce pas ? Prenez des notes pour le prochain devoir, je permets !

— Donc, je vous disais que les moineaux se querellent comme des amoureux ! — ils en ont une

Un capitaine s'approcha et lui serra la main.

— Qui t'a donné l'idée de faire ça cette nuit, petit ? demanda-t-il.

— J'avais eu la fève... J'étais roi... Me fallait une reine !... La voilà !

— Mais... qu'est-ce que c'est que ça ?... fit l'officier stupéfait, en se penchant sur le morceau de gâteau qui pendait au canon.

— Sauf vot' respect, mon capitaine, ça, c'est sa part de tarte, que Sa Majesté la reine tient encore dans le bec !...

Et voilà comment Justin Maréchal fut décoré de la médaille militaire et cité à l'ordre de l'armée, avec cette mention :

« S'est emparé seul, la nuit, d'un élément de tranchée ennemie, et, mettant en action une mitrailleuse allemande, a permis à nos troupes d'étendre leur gain sur un front de trois cent cinquante mètres. »

Auguste Bailly.

Kuentzmann facilitait l'espionnage

Les nombreux témoignages recueillis par le capitaine rapporteur Rivière concordent à établir que Kuentzmann, le président de la Société des Alsaciens-Lorrains, délégué général auprès du bureau central du recrutement de la Seine, s'il n'a lui-même fait œuvre d'espion, a facilité l'espionnage en France depuis les hostilités. D'ailleurs, l'inculpation actuellement retenue contre Kuentzmann par le capitaine Rivière est celle visée par l'article 5 de la loi de 1886 sur l'espionnage.

Il est maintenant avéré que l'Allemand Krall, fils du commissaire de police de Mulhouse, que l'inculpé avait pris avec lui en qualité de secrétaire, a dû se réfugier en Suisse, à la suite des nombreuses protestations d'Alsaciens-Lorrains outrés de la présence de ce « Boche » parmi eux. Kuentzmann a prétendu avoir dénoncé Krall à l'autorité militaire, mais il ne le fit que lorsque celui-ci était à l'abri des recherches. De nombreuses lettres, adressées au capitaine rapporteur, dénoncent Kuentzmann comme un individu sans vergogne.

Le colonel commandant le dépôt du 1^{er} régiment étranger à Paris a fait une déclaration très importante : Kuentzmann avait fait engager dans ce régiment non seulement des Alsaciens-Lorrains, mais aussi de nombreux Allemands avérés, auxquels il avait fourni le certificat d'origine alsacienne ou lorraine. Son audace était telle qu'il allait jusqu'à donner des ordres aux officiers, que le colonel dut le mettre à la porte de la caserne. Pour se venger, Kuentzmann s'attacha à désorganiser le régiment en invitant ses compatriotes à quitter le 1^{er} étranger, puis à partir sur le front, pour s'engager dans des régiments métropolitains, ainsi que la loi le leur permettait. Des Alsaciens-Lorrains, au nombre de trois cent cinquante, ayant été ainsi versés dans d'autres corps, le 1^{er} régiment étranger dut retarder son départ.

La Fédération des Engagés volontaires alsaciens-lorrains fait connaître qu'elle n'a jamais eu aucun rapport avec M. Kuentzmann ni avec le corps des volontaires alsaciens-lorrains. M. Kuentzmann n'a jamais fait partie de la Fédération, même à titre de simple membre. Le siège de la Fédération est au Foyer Alsacien-Lorrain, 15 bis, boulevard Saint-Denis, où sont reçues les adhésions. Une réunion à laquelle les engagés volontaires non-sociétaires seront admis aura lieu dimanche prochain.

OBESITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 12 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Couvent

I

Ce jour-là, Janine de Bray fut agitée pendant toute la classe. Elle baillait, s'étirait, repoussait à chaque instant d'un geste nerveux les boucles claires qui embroussaient son front, et toujours son regard revenait vers le lambeau de ciel bleu que lui laissait voir la fenêtre entrouverte.

Une légère brise repoussa les persiennes et une odeur pénétrante d'acacias en fleurs embauma la classe du brevet.

Mère du Saint-Rosaire expliquait :

« Pour extraire la racine carrée à une unité près d'un nombre entier on partage ce nombre en tranches de deux chiffres, en commençant par la droite... » Elle s'interrompit, passant d'un air las sa main maigre sur un front intelligent et s'adressant à l'élève qui était le plus près de la croisée :

— Veuillez donc un peu fermer la fenêtre, Ja-

Ayuntamiento de Madrid

PARIS PENDANT LA GUERRE

LE RAPATRIÉ

Il y a dans le quartier du Val-de-Grâce, tout là sur la rive gauche, un petit café où l'on boit de la bière du Nord dans des triboulettes en éponge blanche. On n'y boit même guère autre chose, si ce n'est du schiedam ou quelque autre produit flamand. C'est un petit café calme et silencieux, le sol en est dallé de blanc avec, de distance en distance, un carreau noir; les pipes en terre, que les habitués culottaient avec amour, sont délaissées, hélas! depuis la guerre et s'ennuient, accrochées au râtelier de bois sculpté.

Et pourtant, l'autre jour la petite boutique endormie semblait s'être réveillée; il y avait des verres en masse sur une des trois tables de marbre, et, installé sur les deux banquettes de velours rouge, tout un groupe palabrait ou plutôt écoutait palabrer un vieux petit homme qui semblait intéresser prodigieusement son auditoire. La patronne était sortie de son comptoir et écoutait, bouche bée, les poings



sur les hanches; elle voulut tout de même bien se déranter pour m'apporter le verre de bière que je lui avais demandé. Alors, le petit vieux s'interrompit, regarda de mon côté, changea de couleur et se leva tout ému :

— Oh! c'est infirmier qu'on avait chez ces Boches! ce chiti-là, c'est un copain à moi.

C'était vrai, je le reconnaissais pour l'avoir vu souvent en Allemagne, dans le camp de concentration où nous avions été prisonniers ensemble. Des ahurissements avaient, un matin, arraché de son lit ce pauvre vieux bonhomme de soixante-quatorze ans, et l'avaient emmené comme « franc-tireur. »

— On est mieux ici que chez ce Guillaume, pas vrai ?

Les yeux gris pétillaient de malice, la joie illuminait toute sa figure ridée et parcheminée, marquée de cicatrices bleues comme en ont presque tous les mineurs. Il avait toujours sa moustache et sa barbe taillées à l'impériale; il était bien tel que je l'avais vu dans la misérable infirmerie du camp allemand, où le major français l'avait recueilli à

cause de son âge, pour lui éviter les bousculades des grandes baraques.

En mon honneur il se mit à raconter des histoires sur cette infirmerie, sur les malades, sur les médecins boches. Dans sa bouche, ces histoires devenaient des romans fabuleux, mais il allait toujours, sans se soucier de la vraisemblance, accumulant les « mi » et les « ti », en brave « chiti mi » du Nord, qu'il était.

Il était intarissable et jacassait comme une pie



borgne, étant de cette curieuse espèce de méridionaux du Nord, bien plus terribles que les autres, ceux de la Cannebière; d'un œuf il faisait un bœuf et d'une souris une montagne. Heureusement, les autres étaient de ces Flamands taciturnes qui restent aisément des jours entiers sans prononcer une parole, gardant un silence tellement absolu que tout d'abord on jurait qu'ils sont muets.

Ils l'écoutaient en tirant de petites bouffées régulières de leurs pipes en terre aux longs tuyaux noirs de nicotine. Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine ou boire une lampée, ils ne disaient rien, attendant, impassibles, que l'autre recommençât à parler. La patronne surveillait la chope du vieux bonhomme; elle n'attendait pas qu'elle fût jamais vide.

— Encore un chiti coup, père Lambeck.

Le vieux accepte, cligne de l'œil, tire une bouffée de sa pipe et repart dans une autre histoire encore plus invraisemblable; le comble est qu'il me prend à témoin :

— Ce chiti-là, il dira bien à ti comme à mi si je suis un menteur mi.

J'élué la question de mon mieux :

— Mais oui, mais oui. Mais n'est-ce pas, père Lambeck, que ce n'était pas la première fois que vous étiez prisonnier-y.

— Mi, fait-il triomphant, ça fait trois fois-y.

La patronne se rapproche encore, les pipes s'arrêtent de fumer et le père Lambeck raconte son histoire. Elle est admirable, je la connais bien, je la lui ai



pose au premier; actuellement, elle est plus que jamais absorbée par la théorie du plus petit commun diviseur.

D'un geste important, Janine rassure sa compagne inquiète; elle sait très bien dans quelle sécurité sa jeune audace peut agir; se laissant glisser à terre, sous son bureau, la voilà qui parcourt la classe à quatre pattes avec la souplesse et l'agilité d'un jeune chat. Toute la division a les yeux fixés sur elle; il y a, même chez « les brevets », un peu de distraction : on devine que la petite de Bray fait des siennes; il serait bien tentant de sortir un peu de ces vilains chiffres pour la regarder.

C'est fait! elle a atteint l'épave, elle brandit d'un air de triomphe le porte-plume séditieux, lit, tranquillement, assise sur ses talons, le billet de son amie, lui sourit d'un air entendu, cache le poulet dans l'échancrure de son tablier noir, et en repassant devant la chaire de la maîtresse relève la tête d'un air de défi si comique que des rires étouffés courent de bureau en bureau.

Par malheur, la démonstration est finie, et c'est dans le plus profond silence que l'hilarité éclate... Mère du Saint-Rosaire est prévenue que quelque chose d'insolite se passe; elle plaque son second lorgnon sur le premier et promène son regard inquisiteur autour de la classe; elle a vu une place vide et les yeux rieurs de ses élèves ont vite fait de lui indiquer l'endroit où il faut chercher la coupable.

Cependant Janine, inconsciente du danger, regagne tranquillement sa place, pinçant de-ci, de-là, un pied ou une jambe charitable s'avançant furtivement pour l'avertir; une interpellation vigoureuse la redresse soudain.

— Mademoiselle de Bray, que faites-vous à quatre pattes au milieu de la classe?

entendu raconter je ne sais combien de fois; mais ce sont des aventures si curieuses en elles-mêmes que toutes les fioritures que le conteur peut y mettre ne servent à rien.

— La première fois, j'étais un chiti hussard de c't'empereur Napoléon III. Je vais au Mexique faire la guerre mi; v'la que ces Mexicains me font prisonnier; ils me disent : « Tu vas être fusillé ou bien tu seras soldat mexicain. » Je ne voulais pas être fusillé mi, alors j'ai été avec eux. Seulement, quand on a chargé contre les Français, je m'suis mis le premier et j'ai été rejoindre mes camarades. Le second coup, c'était pendant la guerre de 1870; c'était déjà contre ces Boches; j'étais à Metz, ils m'ont emmené à Mayence. Après ce coup-là, je me disais : « Mon chiti gas, c'te fois c'est fini pour ti. » Je t'en fiche, les v'la qui reviennent l'an dernier dans notre village et ils me remmènent dans c't'Allemagne.

L'histoire du père Lambeck me rappelait les jours lamentables passés là-bas. Je ne l'écoutais plus, je revoyais le camp, sa boue et ses fils de fer barbelés, les grandes baraques grises et sales, et je pensais avec un affreux serrement de cœur à mes pauvres camarades restés là-bas...

— Eh bien, concluait le vieux bonhomme, mi je ne regrette rien parce que lorsqu'on en revient on est content comme on ne peut pas s'imaginer qu'on puisse être content.

Et, se tournant de mon côté, il ajouta :

— Ce chiti-là qu'en est revenu aussi vous dira si c'est vrai, quand on revoit des Français, des drapeaux tricolores, on sent que la France c'est quelque chose et qu'est en France qu'on est chez soi...

André Warnod.

Communiqués

Il a été publié, par les soins de MM. A.-L. Bourjao et Raoul Monmarson, un livre d'hommage des lettres françaises en l'honneur du roi Albert I^{er}. En vente partout, au prix de 2 francs l'exemplaire numéroté.

En plus du personnel qui assure le service de ses propres hôpitaux à Salonique et à Alexandrie, l'Union des Femmes de France a envoyé des infirmières dans les hôpitaux militaires de Moudros et de Zeiterlick. Cette nouvelle équipe composée de Mmes Jourdon, Meslé, Lancet, Brunet et Delaines vient de s'embarquer à Toulon sur le navire-hôpital le Sphinx.

Une très remarquable exposition de tableaux et objets d'art est ouverte au lycée Janson-de-Sailly, 106, rue de la Pompe, organisée par l'hôpital auxiliaire N° 117 (Union des Femmes de France), pour aider à l'entretien de ce vaste hôpital de près de quatre cents lits, dont les besoins sont grands. Ce sera un gros succès et par la beauté des œuvres offertes et par la notoriété des artistes donateurs.

Le délai prévu par l'arrêté interministériel du 14 janvier 1916 pour retirer le certificat permettant d'échanger contre du numéraire les billets émis par les villes des régions envahies vient d'être prorogé jusqu'au 20 février courant. Après cette date, les opérations seront immédiatement closes.

Il est rappelé aux personnes rapatriées qui résident dans le département de la Seine qu'elles doivent se présenter elles-mêmes, de 10 heures à 12 heures ou de 14 à 17 heures, à l'Hôtel de Ville de Paris (secrétariat général, service des réfugiés, 4^e étage), munies de tous les billets restés en leur possession et des pièces nécessaires pour justifier de leur identité et de leur qualité de rapatriées.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 FIGIER PARIS

vers la fenêtre ouverte, hume l'air embaumé et étouffe un soupir de regret à l'adresse du prosaïque jardin potager... Elle envie Justin, Mère Hilphonse, les moineaux! Est-ce que cette classe fastidieuse peut lutter contre l'appel du printemps? L'année prochaine, Janine passera son brevet; on verra alors s'il est possible d'entendre cet horrible langage! Pour le moment, elle essaie de se résigner!

L'air dégouté, la pensionnaire feuillette son livre d'arithmétique; une feuille de lierre s'en échappe, elle la flaire longuement, trouvant un charme à son odeur amère et sauvage, passe son doigt menu sur le tissu luisant des feuilles, puis, cédant à l'inspiration, elle dessine à traits légers sur le vernis du lierre un cœur enflammé avec cette devise écrite en manière de guirlande : « Je m'endors où je m'attache! » Et tandis qu'elle s'absorbe dans la profondeur de ces paroles et la perfection de son dessin, un savant râclement de gorge attire son attention. Son amie Andrés, placée à l'autre extrémité de la classe (car le règlement veut qu'on ne rapproche pas les sympathies) lui fait signe de se tenir prête à recevoir un billet.

D'une main preste, la pensionnaire enroule sur son porte-plume une mince bande de papier et la lance en manière de flèche du côté de Janine attentive. Mais l'élan a été trop faible et le porte-plume, arrêté dans sa course, va se ficher dans le plancher, au pied même de la chaire que Mère du Saint-Rosaire vient de regagner.

La bonne religieuse ne s'est aperçue de rien; d'ailleurs, elle est horriblement myope; le lorgnon qu'elle porte continuellement à la pointe de son nez aigu ne lui permet que la vue des textes ou des objets placés près de ses yeux; elle ne distingue de loin qu'avec un second lorgnon qu'elle juxta-

Janine est un peu interloquée, très congestionnée par sa promenade; ses boucles voilant ses jolis yeux, le bout du nez blanchi de craie, elle frotte machinalement l'une contre l'autre ses menottes souillées de poussière; elle est vraiment très drôle ainsi, et les rires redoublent quand, affectant le calme d'une conscience tranquille, elle répond :

— Ma Mère, je ramassais mon porte-plume.

— Ah! vraiment, Mademoiselle, il tombe bien loin votre porte-plume, quand il s'échappe de vos doigts, et vous avez d'étranges attitudes pour l'aller chercher! Comme vous voilà faite!... Dirait-on vraiment une élève de première!... Mais vous venez d'avoir quinze ans, ma pauvre enfant, et il y a des moments où vous agissez comme si vous en aviez six! Six, je dis bien, Mademoiselle, et non sept, l'âge de la raison! Vous agissez comme une gamine, avec le seul souci de rire ou de faire rire les autres!... Vous ne travaillez un peu que dans les classes de littérature et d'histoire et vous affectez pour le reste de vos études le plus profond dédain. Si encore vous respectiez l'attention de vos camarades! Mais non, il vous faut une galerie pour applaudir à vos exploits! Vraiment, il ne serait pas trop d'une surveillance pour vous toute seule. Allez, Mademoiselle, inutile de regagner votre place; vous êtes à la porte jusqu'à la fin de la leçon. Vous reviendrez pour le cours de lettres avec un « admittatur », si la maîtresse générale veut bien vous le donner. Je compte sur votre franchise pour la mettre au courant des causes de votre renvoi.

(A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Comment les Allemands se défendent contre les attaques par les gaz asphyxiants

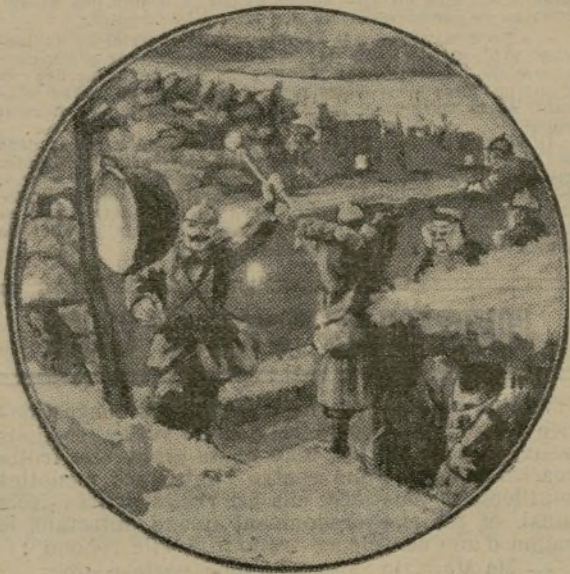
Les Allemands qui avaient inauguré en Belgique, le 22 avril 1915, la guerre chimique par l'emploi interdit des gaz asphyxiants, ont eu à subir à leur tour les méfaits des nuages toxiques. Nos alliés, les Anglais, ont, par représailles, lancé plusieurs fois sur les tranchées boches des vagues empoisonnées, des vapeurs de chlore qui ont obligé nos ennemis à prendre des dispositions immédiates pour éviter d'être, eux aussi, les victimes de leur honteuse initiative.

Depuis la fin de l'année 1915, ils ont édicté une série de mesures préventives d'un ordre impératif que chaque unité doit être à même d'appliquer à la moindre alerte.

Dans chaque secteur de leur front, ils ont envoyé des officiers spécialistes dont le rôle est d'organiser la défense et la protection contre les gaz. Leur mission consiste à s'assurer qu'une surveillance active s'exerce à tout moment en vue de prévenir l'attaque dès que le nuage apparaît; ils doivent se rendre compte si l'artillerie remplit le rôle qui lui est assigné et qui consiste à tirer de temps à autre aux alentours de la tranchée de première ligne adverse avec de gros projectiles, afin de fouiller le sol et de faire exploser, s'il est possible, un tube à gaz dans le but de démasquer les préparatifs d'offensive à l'aide des vapeurs délétères.

Ces officiers dirigent le service d'observation. Le matin, en particulier, ils doivent rechercher si les conditions atmosphériques sont favorables aux troupes alliées et, dans le cas où le vent souffle doucement et de façon continue, sans la moindre saute, vers les lignes allemandes, ils ont l'ordre de prévenir le quartier général et de faire prendre les précautions nécessaires pour éviter toute surprise.

Dès que le nuage est aperçu par un guetteur, les signaux sont mis aussitôt en action. En général ce sont des sirènes de la marine qui sont utilisées pour signaler le danger à tous les hommes du



Soldat allemand donnant le signal d'une attaque par les gaz asphyxiants, et fantassins mettant leur masque en place.

secteur et déclancher la mise en défense. Mais les sirènes ne doivent pas être les seuls appareils d'alarme; les clairons jouent immédiatement pour renforcer le signal principal; les sous-officiers, dans chaque élément de tranchée, sont obligés de frapper sur une sorte de gong placé à portée de leur main. Des fusées à boules rouges et vertes sont lancées dans les airs, tandis que les officiers supérieurs sont avertis par téléphone de l'imminence de l'attaque.

Pendant ce temps, les hommes ont sorti leur masque protecteur. C'est une sorte de vaste loup qui épouse les formes du visage; il porte les verres nécessaires pour la vision et possède, à la hauteur de la bouche, un embout sur lequel se visse un tambour. Ce dernier est constitué par un cylindre fermé à ses deux bouts par une sorte de toile à mailles fines entre lesquelles est placée une poudre de terre spéciale contenant un mélange d'hyposulfite de soude et de carbonate de soude. Les hommes possèdent des tambours de rechange afin de pouvoir remplacer de suite ceux que les gaz ont rendu inefficaces. Les mesures doivent avoir été prises à l'avance pour que chaque combattant soit muni d'un masque en bon état. En effet, lorsque le régiment est au repos, les of-

ficiers du service de santé ont l'ordre de ramasser tous les appareils protecteurs, de les examiner et de changer ceux qui sont reconnus mauvais.

La mise en place du masque doit être faite rapidement afin d'éviter de respirer, même quelques instants, les vapeurs toxiques. Pour que les hommes puissent y parvenir facilement, des exercices ont lieu à l'arrière en vue de les habituer à se protéger en quelques secondes.

Quand l'infanterie est ainsi à l'abri de l'action toxique des gaz, ce qui n'a dû demander qu'un laps de temps insignifiant, chaque combattant se porte alors au lieu qui lui a été désigné pour participer à la défense. Un certain nombre est chargé d'allumer les foyers qui ont été disposés à l'avance sur le parapet. Ce sont des amas de bois, de paille imprégnés de pétrole, de bourres de coton entassés en certains points à la portée des matières destinées à entretenir le feu qui doit durer au moins une heure.

Tandis que s'exécute cette manœuvre, qui a pour



Médecin allemand soignant un fantassin intoxiqué; il lui fait respirer de l'oxygène à l'aide d'un appareil du type Selbst-Retter.

but de créer un courant d'air chaud dont l'ascension entraînera le nuage de gaz par-dessus la tranchée, les sous-officiers parcourent les lignes et les boyaux adjacents afin de s'assurer que les hommes ne montrent pas de velléité de quitter les retranchements. Ils doivent tout faire pour empêcher la panique et défendre l'entrée des abris où les gaz peuvent, en s'accumulant, asphyxier ceux qui s'y réfugieraient. Ils assurent en même temps l'exécution de la défense du secteur. Pendant que la majorité des fantassins, armés de grands éventails, effectuent des mouvements de bas en haut afin de chasser les vapeurs qui menaceraient d'envahir les tranchées, ils surveillent la mise en action des mitrailleuses installées à l'avant des premières lignes, et qui doivent tirer sans interruptions dans la direction des lignes adverses, dans le but de s'opposer à la sortie de l'infanterie. Pendant ce temps, des tireurs de choix sont postés sur des endroits élevés pour ne pas être incommodés par les gaz; leur mission est de ne tirer qu'à bon escient et sur les buts visibles. Les autres hommes ont l'ordre de ne pas tirer un seul coup de fusil.

L'artillerie, qui a été prévenue aussitôt que l'attaque s'est déclanchée, commence immédiatement à exécuter des tirs de barrage contre l'infanterie des Alliés afin d'empêcher l'exploitation tactique de l'émission du nuage. Quelques batteries ont cependant une mission différente. Elles ne doivent s'attaquer qu'aux fumées asphyxiantes, soit à leur point d'origine, soit au nuage même. Les premières canonnières avec intensité le lieu où il apparaît que s'effectue le départ des gaz. Les artilleurs peuvent espérer, s'ils ont bien repéré le point de départ, arrêter l'émission en détruisant les tubes à gaz et en asphyxiant les opérateurs. Les secondes batteries se déplacent rapidement et essayent de prendre position sur le côté du nuage afin de le prendre de flanc. Elles tapent alors sur lui sans interruption, lui envoyant



Brancardier allemand muni d'un appareil type Draeger et d'un tambour respiratoire.

des obus brisants dont l'explosion a pour résultat de disloquer la nappe de vapeur qui coule comme de l'eau à la surface du sol et d'arrêter sa marche en avant par suite du remous créé ainsi dans l'air.

L'officier commandant le secteur, suivant les instructions reçues, a téléphoné, dès que l'attaque a commencé, aux commandants du secteur voisin, appelant à son secours les unités non atteintes par les gaz asphyxiants. Celles-ci doivent alors se porter en toute hâte, en ne laissant que les éléments nécessaires à la défense des tranchées qu'elles occupaient, dans la direction du terrain qui a subi l'offensive et se tenir en réserve, prêtes à avancer, si l'adversaire sort de ses tranchées ou à contre-attaquer dès que l'émission des gaz diminue.

A l'arrière des tranchées ainsi soumises à l'action des vapeurs délétères, le service de santé a pris les dispositions nécessaires pour traiter les hommes asphyxiés ou intoxiqués. Des brancardiers munis d'appareils à oxygène Draeger, qui leur permettent de respirer au milieu des gaz les plus nocifs, parcourent les tranchées et les boyaux pour y découvrir les soldats tombés sous l'action des gaz. Ils les ramènent en des points choisis où ils trouvent les médecins avec leurs appareils à oxygène Selbst-Retter qui sont utilisés pour ramener à la vie, si l'on peut dire, les soldats empoisonnés dont les poumons sont engorgés des sécrétions dues à l'aspiration du chlore. Dans le cas où l'asphyxie semble particulièrement grave, les médecins utilisent alors les moteurs Pull pour insuffler l'oxygène et pratiquer la respiration artificielle.

Quand la flotte allemande sortira

Du Daily Express :

D'après le Sun, de New-York, M. Thomas R. Mendenhall, ingénieur aéronaute et président de la Société aéronautique américaine, a déclaré qu'il croyait à une attaque dirigée contre l'Angleterre par une flotte de zeppelins.

Cette flotte serait composée de cuirassés armés de canons de 17 pouces (environ 431 m/m); elle serait escortée par une flottille de fokkers et de zeppelins armés d'un nouveau canon pneumatique, dont les projectiles pénétreraient les blindages.

La date de cette grande opération dépendra surtout des résultats donnés par les épreuves du nouvel engin de destruction aérien, le canon pneumatique ou lance-torpille.

M. Macnechen croit que cette arme sera essayée deux ou trois semaines au cours d'un grand raid de zeppelins sur Londres.

Depuis quatre ans, les experts de la Compagnie Krupp travaillent à la torpille aérienne, laquelle maintenant achevée. Le tube lance-torpilles du canon pneumatique est long d'environ huit pieds (à peu près 2 m. 40). On a employé l'air comprimé, en raison du danger que présenterait l'emploi de la poudre dans un canon de ce calibre, à bord d'un appareil aérien. Le projectile a une vitesse initiale de 650 pieds (185 m. environ) à la seconde. Cette vitesse considérable est la dérivée produite par les courants et par les mouvements du dirigeable. Le projectile va droit au but avec une vitesse sans cesse accrue et l'atteint en quelques secondes.

Le poids du projectile est de quatre livres et sa pointe est aussi aigüe qu'un ciseau à froid, et la force d'impact est de quatorze tonnes. Il transporte les plaques de blindage, pour faire explosion à l'intérieur.

M. Henry Woodhouse, secrétaire de l'Aéro Club d'Amérique, croit fermement à la supériorité, en temps de guerre, de l'aéroplane sur le dirigeable, et il a déclaré, qu'à son avis, il n'y avait pas une chance sur un million qu'un zeppelin attaque Londres en 1916.

A la Ligue aéronautique de France on récompense les aviateurs

Le comité exécutif de la Ligue aéronautique de France (Ligue nationale aérienne, Association générale aéronautique et Comité national pour l'aviation militaire) s'est réuni au siège social, 35, rue François Ier, sous la présidence de M. l'inspecteur général Klotz, directeur de l'école nationale des ponts et chaussées.

Sur la somme de 45.000 francs dont dispose la Ligue en faveur des aviateurs bombardiers (15.000 francs venant, rappelons-le, d'une généreuse étrangère qui veut être inscrite avec la seule mention « France de cœur »), le comité a décidé d'envoyer de la sorte une médaille d'argent avec inscription « Honneur de son admiration à ceux de nos héros de l'air dont la vaillance et l'habileté ont assuré l'efficacité des bombardements de Ludwigshafen, Carlsruhe, Pechelbrunn, Saarbrück, Dillingen, Trèves, etc.

Un autre envoi également prochain honorerait d'ailleurs l'adresse des hardis aviateurs du récent bombardement de Fribourg-en-Brisgau. D'autres suivront car la noble « Française de cœur » a suscité et peut susciter de la Ligue et dans le public patriote, de nombreux souscripteurs; les raids de zeppelins soulignent d'ailleurs l'opportunité de l'heureuse initiative prise par la Ligue aéronautique de France.

LA VIE INTELLECTUELLE

Sur l'Italie

M. Briand et M. Bourgeois ont certainement emporté des livres, à leur départ pour l'Italie. Ils ont pris, l'un, *Paysages de guerre*, par Gabriel Faure; l'autre, *les Démocraties italiennes*, par Julien Luchaire. Chacun a lu son ouvrage et n'a pas laissé de témoigner quelque désir de lire, à son tour, celui que l'autre avait lu... S'ils n'ont pas poussé plus avant, c'est qu'ils sont des auteurs fertiles en ressources, et qu'après tout il sont enclins, M. Léon Bourgeois lui-même, à fréquenter les hommes plus encore que les livres...

Il n'en est pas moins vrai que M. Julien Luchaire et M. Gabriel Faure sont de fort bons guides dans la vie italienne. M. Faure voit l'Italie à travers ses paysages et ses peintres, et aussi, je pense, ses écrivains. M. Luchaire voit l'Italie à travers son histoire. Tous deux la voient nettement, la comprennent bien et ne sont pas maladroits à l'expliquer.

M. Gabriel Faure est un aimable et solide esprit français. Il aime l'Italie passionnément. Mais il s'est installé, si je puis dire, dans sa passion et il y mène une existence confortable. Il est artiste, n'en doutez pas, et parfaitement sensible aux beautés de tous genres qui ont coutume d'émerveiller tout spécialement la sensibilité des artistes. Mais il semble avoir, dans l'âme, cette discipline bourgeoise qui a bien l'air de communiquer à tout ce qu'elle touche la pondération, la sagesse.

L'admiration de l'Italie restera toujours l'admiration essentielle de Gabriel Faure. La guerre même n'y change rien. Admiration réfléchie, admiration documentée, s'il en fut. Certes, la déclaration de guerre arrêta Gabriel Faure au seuil de l'Italie. Et l'heure lui paraît point très favorable encore à savourer la volupté des paysages changeants. Mais il évoque complaisamment les régions où nos amis se battent. Et il fait des communiqués du général Cadorna une lecture assidue.

Mieux. Ces communiqués, il les détaille, il les interprète. Ces communiqués sont des thèmes jamais épuisés pour des variations incessantes. Et ce n'est pas en vain que le général Cadorna cite dans ses bulletins Cortina à moins que ce ne soit Piave. Gabriel Faure n'en infère pas que la victoire décisive soit proche. Non point, et quelle que soit son impatience du triomphe de nos amis et des nôtres, il trompe les loisirs d'une attente qui ne saurait être anxieuse, en grenant les mille et un souvenirs historiques, les mille et une impressions esthétiques qu'il lui est le plus agréable de rappeler... Les artistes bien informés, à leur manière, des épiques. Ils trouvent partout, à leur manière, des épiques. Ils trouvent partout, à leur manière, des épiques. Ils trouvent partout, à leur manière, des épiques.

Que les Italiens se battent en Cadore, n'en concluez rien, je vous prie, que de rassurant. En effet, Gabriel Faure a vécu en Cadore des journées délicieuses à l'ombre des forêts, fort belles par ma foi...

Voici le Titien et sa maison natale. Vous ne pensiez pas suffisamment que sur une petite place, qui a conservé d'ailleurs, remarquez-le bien, son nom guerrier de *piazzetta dell' Arsenal*, au pied de la citadelle gardienne du Cadore, fût la maison où naquit le plus illustre des peintres vénitiens. Gabriel Faure ne l'oublie pas, lui, et il lisait, pour vous la répéter, l'inscription mise sur l'humble demeure que le peintre abandonna jamais : *Au Titien qui, par l'art, prépara l'indépendance de sa patrie*. Cette inscription est aujourd'hui tout un programme. Programme déjà exécuté. Le val d'Ampezzo est rendu aux Cadornins. Les barbares ne fouleront plus le pays du Titien.

C'est ainsi que les beaux efforts de nos amis italiens alimentent la verve savante et raisonnable de Gabriel Faure. Et les événements pourront se développer avec fracas. Gabriel Faure cultivera toujours son jardin. Jardin d'histoire, de littérature et d'art où les fleurs poussent régulières et à l'heure que Gabriel Faure a marquées. Jardin plaisant à parcourir. Nous nous attardons volontiers en la compagnie du sage et limpide écrivain dans cette Haute-Vénétie, dont il connaît les moindres villages; ou bien nous ferons des pèlerinages, émuovants peut-être, instructifs à coup sûr, dans ces étranges Dolomites que nos compatriotes ont presque tous la faiblesse d'ignorer, ou sur les bords de l'Adriatique et du lac de Garde, et jusque dans la petite république de Saint-Marin.

M. Julien Luchaire, lui, nous convie à étudier l'histoire riche en enseignements d'un peuple prodigieusement ardent et vivace. *Les Démocraties italiennes*, ce sont cinq siècles glorieux de l'histoire de ce peuple. M. Julien Luchaire raconte autant qu'il démontre. Les épisodes sont mouvementés et pathétiques. Les idées générales se dégagent claires, éblouissantes. Et c'est n'est personne qui, ayant lu l'ouvrage de Julien Luchaire, ne saisisse la signification profonde de l'animation politique des vieilles communautés républicaines de l'Italie.

Ce livre, c'est l'hommage que l'histoire de l'Italie nous apporte à l'Italie d'aujourd'hui. Il était bon que M. Julien Luchaire transmette un tel hommage. Directeur de l'Institut français de Florence, M. Julien Luchaire a depuis plusieurs années exercé une

influence heureuse pour rétablir l'intimité nécessaire des deux nations latines. Influence intellectuelle, influence morale, M. Julien Luchaire est entre les peuples un de ces missionnaires véridiques et persuasifs, dont le rôle deviendra de plus en plus considérable dans l'Europe renouvelée.

J. Ernest-Charles.

N. D. L. R. — Nous rappelons, pour mémoire, la Guerre et l'Italie, par notre très distingué confrère M. Jacques Bainville, dont nous avons été heureux, il y a quelques jours, de publier des extraits.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Si, en mars 1900, la Comédie-Française trouvait dans son admirable organisation les moyens de se ressaisir, sans perdre un jour, au lendemain de l'incendie qui jetait les sociétaires à la rue, elle devait son salut aux classiques, seuls capables de rallier et de retenir son public dans l'immense théâtre de l'Opéra où elle recevait une généreuse hospitalité.

Lorsque, en décembre 1914, la Comédie put rouvrir ses portes après quatre mois de guerre, les classiques encore ont sauvé la Maison. Bien des gens hésitaient à se montrer dans une salle de spectacle; mais qui aurait osé blâmer un bon Français d'aller voir *Horace*, *le Cid*, *Andromaque*, *Polyeucte* ou *Tartuffe*? Pendant la première période de ses représentations, nos vieux auteurs tirèrent l'affiche en compagnie de pièces se rattachant, à un titre quelconque, aux événements actuels. Puis, insensiblement, les modernes firent leur apparition. Après Corneille, Racine, Molière, vinrent Hugo, Musset, Emile Augier, les deux Dumas, Paileron. Enfin, la route complètement ouverte, quand le dernier sentiment de gêne qui emprisonnait les consciences de quelques-uns, comme en une sorte de réseau de fils de fer barbelés, fut anéanti sous l'ardente influence des grands maîtres du théâtre ancien et moderne, les contemporains se montrèrent à leur tour. Maintenant les ancêtres, les aînés de notre littérature dramatique s'effacent pour faire place aux œuvres de Paul Hervieu, de MM. H. Lavedan, Brieux, H. Bataille, Octave Mirbeau, François de Curel.

Il m'a paru utile de noter la progression et aussi de prendre acte de la nouvelle dette contractée par la Comédie envers les classiques qui, dans la calamité publique, comme à la suite d'un deuil de famille, demeurent les plus francs soutiens de la Maison.

Mais un important problème est désormais posé : la composition du spectacle; tâche beaucoup plus délicate qu'on ne le croit! Que nous en ayons conscience ou non, notre organisme est fortement éprouvé par l'état de guerre, et notre faculté de perception, de compréhension des œuvres dramatiques ne ressemble en rien à ce qu'elle peut-être en temps normal. Il faut donc sans cesse, en « faisant l'affiche », penser à l'état d'esprit du spectateur, et se plier à certaines exigences commandées par la situation, en dépit de ses propres goûts. Ainsi, en ce moment, nos cœurs seront émus par des conflits passionnels, parce que la lutte des passions est une conséquence des lois et des instincts de la nature, tandis que les querelles d'ordre social, issues des lois et des classifications des hommes, exaspéreront nos nerfs. Il faut penser aussi à la qualité du public. Songez aux nombreux soldats qui garnissent la salle, et au lieu d'étaler à leurs yeux les tares de notre époque, meublez leur esprit de souriantes visions; les blessés, les convalescents y goûteront l'oubli des souffrances passées; les permissionnaires, nos hôtes d'un jour, emporteront pour les futurs combats un stimulant autrement puissant que ce malheureux verre d'alcool si malencontreusement évoqué par un orateur mal inspiré!

Parmi les spectacles de ces derniers jours, je relève précisément une pièce écrite dans cette note de franchise et douce gaieté, agrémentée de sensibilité très fine, si propre à séduire une public de guerre : *L'Ami des Femmes*.

En 1864, au Gymnase, l'œuvre d'Alexandre Dumas fils n'avait eu qu'un médiocre succès. Quand elle parvint à la Comédie, le 25 mars 1895, ce fut un triomphe éclatant, grâce à une interprétation supérieure que Worms dominait pourtant par son incomparable talent. *L'Ami des Femmes* n'avait pas été représenté depuis 1904. La reprise actuelle a brillamment réussi. Le nouveau protagoniste, Raphaël Duflos, s'affirme le digne successeur de son ancien maître; il mène la pièce avec un ton de bonne humeur et une légèreté de mouvement qui la rendent plus agréable encore. L'ensemble est excellent, à quelques remarques près. Je vous en entretiendrai bientôt, ainsi que de la *Figurante*, dont *Excelsior* a, par deux fois, relaté le très grand et très mérité succès.

Emile Mas.

A l'Opéra. — La matinée annoncée pour dimanche réunit les noms de cinq compositeurs français : Gounod et Massenet, MM. Saint-Saëns, Paladilhe et Xavier Leroux. Le quatrième acte de *Roméo* sera interprété par Mme Gills, qui continuera ses débuts dans le rôle de Juliette, et par MM. Lafitte, Delmas et Gresse.

A la Comédie-Française. — Ce soir, à 8 heures, reprise de *la Patte chez soi*, comédie en un acte, en prose, de M. Georges Courteline; MM. Georges Le Roy, Treille; Mlle Dussane, Valentine. Reprise du *Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, en prose, de Beaumarchais; MM. Georges Berr, Figeac, et Mlle Dussane, Valentine. Reprise de *Siblot*, comédie en un acte, en prose, de M. de Maistre.

M. de Max, en attendant la continuation de ses débuts, jouera pour la première fois le rôle de Basile; M. Hiéronimus, l'Eveillé (1^{re} fois); Mlle Leconte, Rosine; M. Chalze, un Alcide.

Demain dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Gringoire*, l'Ami Fritz. En soirée, à 7 h. 45, *le Demi-Monde*.

A l'Opéra-Comique. — Demain dimanche, matinée à 1 h. 30, *Lakmé* (Mlle Brothier, MM. de Creus, Henri Albers, Ghasne), *les Noces de Jeannette* (Mlle Tissier, M. Vauris). Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Marydorska, MM. Fontaine, Jean Périot, Allard, Mlle Sonia Pavloff). L'orchestre sera dirigé par M. Paul Vidal.

Judi 17, matinée à 1 h. 1/2, pour les représentations de Mlle Mary Garden, *la Traviata* (MM. Léon David, Ghasne, Azéma). On commencera par *les Cadeaux de Noël* (M. Henri Albers, Mlles Vallin-Pardo, Saiman, Calas).

Vendredi 18, grande matinée de gala au bénéfice de la Chaussure du Réfugié. La Comédie-Française sera représentée par Mmes Pierson et Berthe Bovy dans un acte de M. Henri Lavedan, *la Marseillaise*, avec le concours de M. Pollin; les principaux artistes de l'Opéra-Comique paraîtront également à cette matinée, dont le programme est tout à fait remarquable et qui s'annonce comme un gros succès.

Au théâtre Cluny. — Ce soir, à 8 h. 1/2, première représentation (à ce théâtre) de : *les Jocrisses de l'amour*, folle-vaudeville en trois actes de Théodore Barrière et Lambert Thiboust. On commencera par *les Forfaits de Pipermans*, vaudeville en un acte de A. Duru et H. Chivot.

Première matinée demain dimanche.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Caveau, dix-septième concert Colonne-Lamoureux, avec le concours de M. Pierre Lucas. La première partie consacrée aux Symphonistes français comprendra : *Le Pays*, prélude et Interlude du troisième acte, de Guy Ropartz; *Aux Etoiles*, entracte pour un drame inédit de Duparc; *Symphonie en ut mineur*, avec orgue, de C. Saint-Saëns. A l'orgue, M. Marcel Dupré, au piano, Mme Lebreton et M. René Baton. La deuxième partie *l'Espagne et les Musiciens* sera composée de : *Rapsodie espagnole*, pour piano et orchestre, d'Albeniz, instrumentée par George Enesco et exécutée par M. Pierre Lucas; *Ibéria*, par les rues et par les chemins; les parfums de la nuit; matin d'un jour de fête, de Cl. Debussy; *La Procession du Rocio*, Triana en fête; la procession, de J. Turina. Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Au Trocadéro. — La matinée de demain dimanche au Trocadéro, au profit de la Coopération des Artistes, s'annonce comme un grand succès. Au programme : *Alceste*, *Manon*, *l'Hommage des Allées à la France*, du poète Redelsperger; première représentation du *Ballet blanc* par quinze danseuses étoilles de l'Opéra; le célèbre ensemble russe des *Bahalaikas* *Volga*, nouvelle danse et chansons alsaciennes, les plus importants fragments des opérettes de Lecocq et d'Audran, un intermède dans lequel on entendra Mme Roger-Mielos, Jane Pierly, Mad. Bonnard, Suz. d'Astoria, Ch. Mutel et les rois de la rosserie Fursy et J. Moy. Orchestre Em. Bourgeois (50 exécutants). La Marseillaise sera chantée par Mlle Jane Bourdon, de l'Opéra.

Devant l'affluence des demandes, on a ouvert, outre le bureau du Trocadéro, trois bureaux supplémentaires chez l'éditeur Durand, à l'agence, 38, avenue de l'Opéra, et chez Dandelot, 83, rue d'Amsterdam. Places de 1 fr. à 5 francs.

SAMEDI 12 FEVRIER

La matinée

Odéon. — A 1 h. 30, *le Misanthrope*, *Colinette*.
Concerts-Rouge. — A 15 h. 30, musique de chambre : *Quatuor N° 2* (Beethoven); *Concerto* (Rameau); *Quintette* (Schumann).

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Patte chez soi*, *le Barbier de Séville*.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Carmen*.
Odéon. — A 8 heures, *Henri II et Buckingham*.
Ambigu. — A 8 h. 30, *la Petite Fonctionnaire*.
Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.
Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des soirs*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs, Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise ! revue* ; *A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !*
Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une Petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 30, *les Forfaits de Pipermans*, *les Jocrisses de l'amour*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Coralie et Cie*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angoisse*, *le Siège de Berlin*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit* ; *J'en en f... !*
Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*.
Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Barbier de Séville*.
Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'X noir* ; *la Défense de nos lignes en Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — *Le service secret* ; *le Bracelet de platin* (suite des Mystères). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

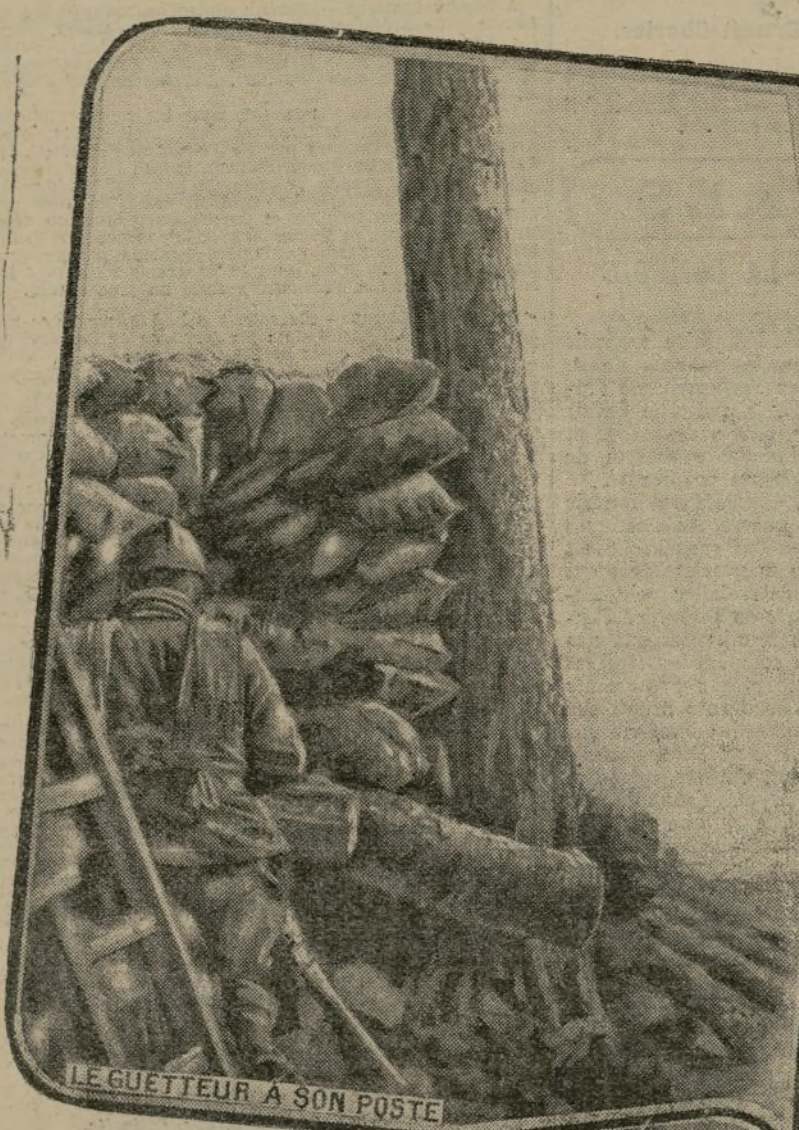
La France et le Saint-Siège

En se plaçant seulement sur le terrain des faits, M. Fernand Laudet, premier secrétaire de l'ambassade de France près du Vatican pendant les cinq années qui précéderont la rupture avec Rome, a traité hier, à la Société des Conférences, ce sujet : « Les relations de la France et du Saint-Siège. »

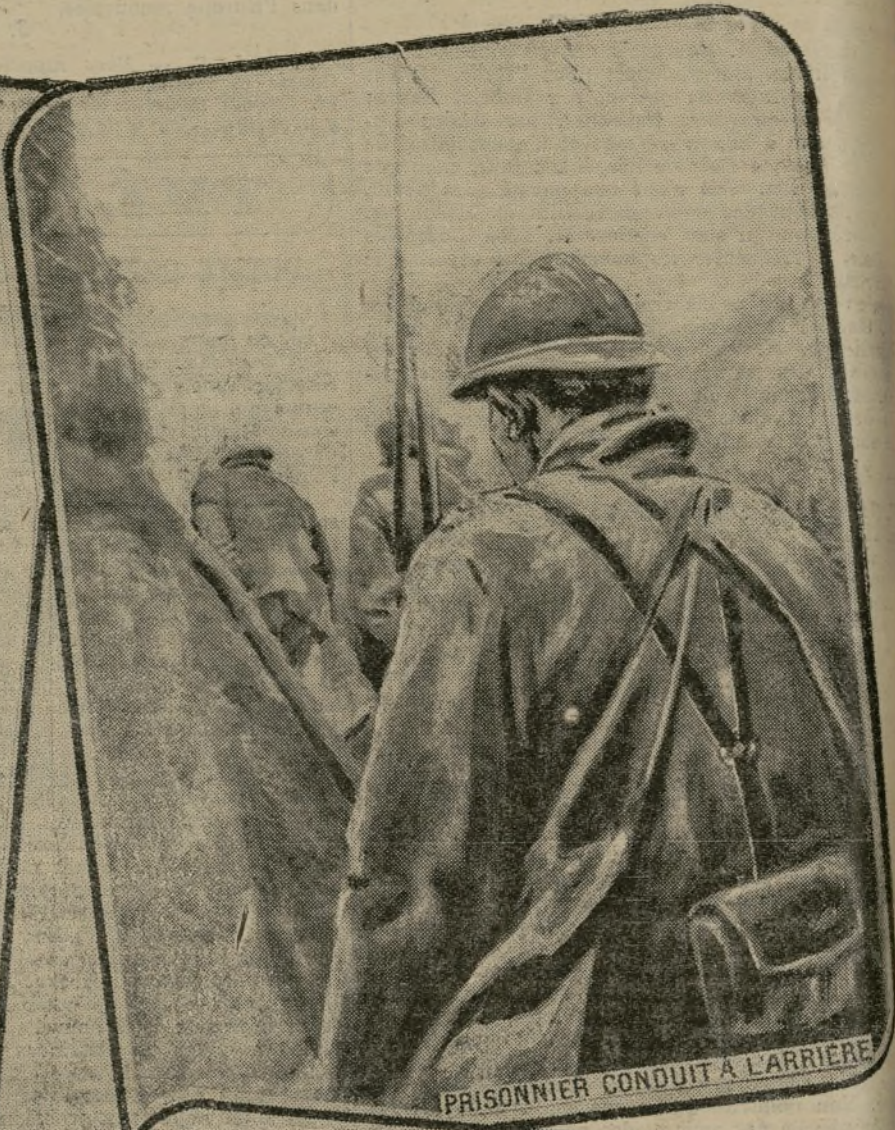
Pour lui, cet éloignement des deux pouvoirs, temporel et spirituel, contraire à toutes les traditions de la France, à ses intérêts présents et futurs, ne doit ni ne peut durer longtemps. Notre pays ne saurait, seul de toutes les nations, rester sans représentant au Vatican.

Cette page d'histoire politique paraîtra in extenso dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

EN ALSACE. — L'ACTION DE NOS ALPINS



LE GUETTEUR A SON POSTE



PRISONNIER CONDUIT A L'ARRIERE



UNE CHARGE D'ALPINS

LE G^{RA}L DE VILLARET (X)
S'ENTRETIENT AVEC UN OFFICIER

Le Kronprinz vient de se rendre en Alsace, quittant l'Argonne où la fortune n'a jamais semblé beaucoup lui sourire. Sans doute croit-il être plus heureux d'un autre côté et sa présence dans cette région nous vaudra peut-être une nouvelle attaque contre nos positions. Mais nos vaillantes troupes ne craignent rien; malgré le mauvais temps qui sévit, leurs tranchées sont inexpugnables et leurs canons sont prêts à recevoir les colonnes allemandes.

La vogue du taffetas

Les jupes s'étoffent; les manches, souvent aussi; et donc assurer la vogue des tissus, non pas raides, mais seulement bouffants. Le taffetas est roi de la saison, car il se prête beaucoup mieux aux effets de paniers de retroussis que ne le sauraient faire les satins lourds ou les crêpes de Chine moelleux. On est parfois un peu déconcerté par l'ampleur des jupes actuelles; on sent que les modèles sont faits pour les commissionnaires et les étrangères qui veulent de la nouveauté et encore de la nouveauté. Les Françaises, elles, useront plus modérément de la cerclette et du erin qui étalent les jupes et leur donnent un aspect de crinoline et de vertugadin.



Robe de taffetas noir et chantilly.

Voici un modèle qui pourra rendre grand service pour les ventes de charité, les concerts ou les petits dîners. Il est en taffetas noir ou « tête de nègre », car toutes les robes habillées sont actuellement de l'une de ces deux teintes. Le taffetas se mélange fort heureusement à la dentelle de Chantilly, formant à la coupe des quilles drapées fixées par des roses de taffetas, et au corsage deux très larges bretelles piquées des mêmes roses que complètent de longues manches de Chantilly. C'est un ensemble à la fois simple et élégant, et facile à porter.

Jeanne Farmant.

LES SPORTS

CYCLISME

Courses à Brooklands. — Le « British Motor Cycle Racing Club » a l'intention d'organiser quelques réunions à Brooklands au cours de cette année. Ce projet ne pourra prendre corps que si le gouvernement donne son autorisation.

FOOTBALL RUGBY

Au Vélodrome du Parc des Princes. — Demain dimanche, le Stade Français jouera un match du premier tour de la Coupe de l'Espérance, contre le Stade Ramboitain.

On parle, pour le 20 février, d'une rencontre importante qui mettrait aux prises d'excellents joueurs de la région parisienne et d'une équipe formée de joueurs internationaux actuellement réunis à Jarnac.

AVIATION

Les classes 1916 et 1917 et l'aviation. — Les jeunes gens des classes 1916 et 1917 aptes au service armé qui font une demande pour être admis comme élèves pilotes et qui présentent les aptitudes physiques requises peuvent être admis dans le personnel navigant de l'aviation. Ils peuvent également être admis, en qualité de mécaniciens, dans les troupes de l'aviation s'ils justifient de qualités professionnelles suffisantes.

Les engagements des jeunes gens de la classe 1918 ne sont pas reçus, en principe, dans les troupes de l'aviation, ces jeunes gens ne possédant pas, en général, les qualités professionnelles ou une maturité suffisante pour faire de bons spécialistes utilisables dans l'aviation.

Deux nouveaux records ? — En matière de records, il faut attendre les homologations des pouvoirs compétents. Sous ces réserves, nous relevons l'altitude de 5.300 mètres atteinte avec passager par l'aviateur italien Guido Guidi, et celle de 4.250 mètres atteinte par un autre pilote italien, Antonazzi Giovanni, le 5 février, avec deux passagers.

Après l'Italie, l'Argentine : à Buenos-Aires, un aviateur militaire serait monté à 6.500 mètres (Audemars a atteint 6.600 le 8 septembre dernier).

Attendons les homologations si elles viennent...

CROSS-COUNTRY

Sortie des White-Harriers. — Les White-Harriers feront disputer demain dimanche un interclubs à Beauvais, sur un parcours de 9 kilomètres.

ESCRIME

L'arme blanche dans la grande guerre. — Une brochure d'actualité, publiée par le capitaine Hassler, ancien commandant de la division d'escrime de l'Ecole de Joinville, et par M. Emile André, l'écrivain sportif connu, vient de paraître, sous le titre de *Méthode simplifiée de la baïonnette*. Dans une lettre-préface, M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse, précise le rôle de la baïonnette dans les décisions finales, après de suffisantes préparations d'artillerie.

TIR

Les cours de tir préparatoire à courte portée, organisés dans les huit groupes parisiens de l'Union, ont reçu un grand nombre d'inscriptions et se poursuivent régulièrement.

Les jeunes gens des classes 1918 et 1919, qui désirent se préparer au tir à l'arme de guerre qui commencera bientôt, sont invités à se faire inscrire au siège de l'Union, 46, rue de Provence, tous les après-midi, de 2 heures à 6 heures, où ils trouveront tous les renseignements nécessaires sur les différents centres de tir et sur les jours et heures d'exercice dans chaque stand.

La Bourse de Paris

DU 11 FÉVRIER 1916

Non seulement la fermeté ne se dément pas, mais elle s'accroît dans les compartiments plus particulièrement favorisés ces temps derniers. C'est ainsi que le Rio franchit le cours de 1.700 pour se fixer à 1.712, que l'Extérieure et les Chemins espagnols regagnent des fractions plus ou moins sensibles. En banque, les caoutchoutières restent en faveur.

Nos rentes restent à leur niveau précédent. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure passe à 60,75. Aux Russes, on traite le 1891 à 57,25, le 1906 à 83,70, le 1909 à 72,50. Unifiée d'Egypte, 84.

Dans le groupe des établissements de crédit, notons la fermeté du Crédit Lyonnais à 980; Banque de France, 4.490. Grands Chemins français peu modifiés.

Du côté des lignes espagnoles, le Nord-Espagne s'avance à 420, le Saragosse à 415, les Andalous à 355.

Par ailleurs, les différences sont peu appréciables.

COURS DES CHANGES

Londres, 28; Suisse, 112; Amsterdam, 248; Pétersbourg, 182 1/2; New-York, 587 1/2; Italie, 87 1/2; Barcelone, 559 1/2.

AVIS aux PENSIONNÉS

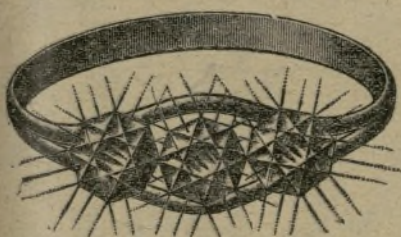
PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS.
Arqué, 65, rue Réaumur, 65, Paris.

PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE
Prix avantageux. Catalogue sur demande.
UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

TITRE GOLDFILLED

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT FRANCO-ANGLAISE
Racheté, après usage, à 0 fr. 50 le gramme



Saphir Simili Rubis

Prix : 1 franc (Port : 0 fr. 15 c.)

NOTRE BAGUE TRICOLEURE !!

Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre histoire, nous mettons en vente, au prix excessivement réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs nationales, une belle pierre saphir représentant le bleu, un beau simili le blanc et une autre de couleur rouge pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre GOLDFILLED, bien connu, et absolument garanties pour cinq ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15 à

E. R. SIMS et MAYER, 62, r. St-Lazare, Paris.



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des Timbres-poste de
Guerre à

Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

**GOUTTES
DES
COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

ARTHRITIKES DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES

Boire aux repas

VICHY



CÉLESTINS

Élimine l'ACIDE URIQUE

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez

l'Aspirine

"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
GROS : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

LE REGAL DU POUL

DE LA BONNE CUISINE

chaude et toujours prête
sur le front, en voyage,
sur la route, chez soi
GRACE AUX DÉLICIEUSES CONSERVES

"PORFIN"

CUISINES COMME EN FAMILLE
EN BOITES SE CHAUFFANT
INSTANTANÉMENT L'EXPORTE OU

Système breveté, le seul réellement pratique
Dans les grands magasins
et bonnes maisons d'alimentation
GROS : Etablissements "PORFIN"
91, boulevard National,
La Garenne-Colombes (Seine)
EXIGER LA MARQUE

PORFIN
MARQUE DÉPOSÉE

Pendant la retraite des Français à travers l'Albanie

CADAVRES D'ALBANAIS DANS LA NEIGE



UNE COLONNE FRANÇAISE TRAVERSE UN RUISSEAU



MOUTONS EMMENÉS PAR DES SOLDATS FRANÇAIS

DÉTACHEMENT FRANÇAIS DANS UN DÉFILÉ ALBANAIS

Des renseignements officiels nous ont appris que les contingents français qui se trouvaient au Monténégro étaient sains et saufs. Mais la retraite des nôtres à travers les roches escarpées des montagnes albanaises ne se fit pas sans de terribles souffrances, d'autant que les officiers français emmenaient avec eux de nombreux réfugiés serbes. Sur la route couverte de neige qu'ils suivaient, ils se heurtaient sans cesse à des cadavres de malheureux Albanais tués par le froid et par la faim.